

FRÉDÉRIC LECLOUX

PHOTOGRAPHE ET ÉCRIVAIN

REVUE DE PRESSE





KATMANDOU 2058

La Renaissance du livre, 2003

Textes et photographies

Présentation

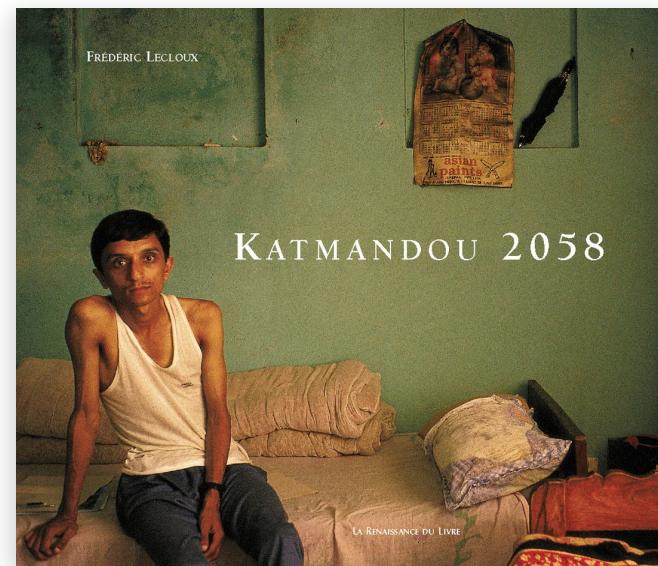
Dans un pays déchiré par six années de guerre civile, pétrifié par une religion qui dicte le code de toute vie et de toute relation, un pays dont les maigres richesses proviennent quasi exclusivement d'un secteur touristique aujourd'hui effondré, j'ai voulu savoir quels pouvaient encore être les espoirs de la jeunesse népalaise, en partant à sa rencontre.

Commencée en l'an népalais 2058 – science-fiction pour nous, mais combien réel pour les Népalais – cette série de photographies aborde le rapport entre l'humain et sa ville par le biais d'une confrontation cruciale au vide, tant cette jeune génération qui a grandi avec la violence issue de la rébellion maoïste paraît par moments seule face à son avenir, atterrée par le poids du passé, tandis qu'à d'autres elle se montre capable d'appréhender la réalité avec une infaillible modernité.

Cette série de photographies est sous-tendue par cette hésitation.

Extrait du texte de Gérard Toffin

Les détritrus s'entassent au pied de murs lépreux. Des machines aux usages incertains trônent dans des hangars vétustes. Les objets d'artisanat traditionnel ont cédé la place à des objets en plastique reproduits à l'identique dans toute l'Inde et la Chine. Les personnages, des jeunes pour la plupart, sont habillés comme tous leurs congénères du sous-continent indien. Les visages, plus graves qu'à l'accoutumée, manifestent une inquiétude, presque une lassitude. Les temples, les lieux sacrés ? Ils sont presque absents ; lorsqu'ils apparaissent, des tôles ondulées et des fils électriques encombrant les autels des dieux. De plusieurs de ces lieux vides se dégage une atmosphère de désastre. Mais ce quotidien est sublimé par des lumières extrêmes et des couleurs raffinées. Les objets les plus triviaux apparaissent transfigurés par le regard du photographe.



30,5 x 24 cm

ISBN 978-2-804608-26-3

108 pages

Couverture souple

90 photographies couleur

Postface de Gérard Toffin

Textes français

Récompenses

Dotation Kodak Professionnel, juin 2002

Finaliste, prix Leica Oskar Barnack, 2003



ALLES ERZÄHLT EINE GESCHICHTE

Die Schönheit der Armut ist ein Thema vieler Reisefotografen. Auch Frédéric Lecloux ist einer, der die dunklen Orte, die Hinterhöfe, die Kehrseiten kennt. In der nepalesischen Hauptstadt Kathmandu entstanden seine schönsten Aufnahmen.

PORTFOLIO | Frédéric Lecloux

Nepal ist kein reiches Land, im Gegenteil: Es gehört zu den ärmsten Ländern der Welt, zudem haben sich die Auseinandersetzungen zwischen der Regierung des Königs Gyanendra und maoistischen Aufständischen in den letzten Monaten in verheerender Weise verschärft. Trotzdem wollte Lecloux hier fotografieren. Wobei das eigentlich nicht ganz stimmt, wie er erzählt: „Die Fotografie war nicht das Ziel der Reise, eher der romantische Wunsch, unterwegs zu sein.“ Er fand die Realität anders vor als in alten Reiseberichten beschrieben. „So habe ich mich entschlossen, nur das auf Film zu fixieren, was so aussah, als habe es sich ein Jahrhundert lang nicht verändert, nur das, was frei geblieben ist von allem Zeitgenössischen. Für mich sind diese Fotografien Ikonen der Gegenwart Nepals, Ikonen die untrennbar mit der Vergangenheit und Religion verbunden sind, mit der Basis des ganzen nepalesischen Lebens.“ 1994 und dann wieder in den Jahren 2000 und 2001 foto-



Avoir 20 ans à Katmandou

Cette ville-là, ces hommes et ces femmes, vus par la plume et le regard de Frédéric Lecloux, les touristes occidentaux les ignorent totalement. À tel point que l'on se demande s'il s'agit bien du même voyage que celui que nous content inlassablement nos magazines de montagne. Témoignages.

En cinquante années d'ouverture, le Népal a glissé, non sans cahots, d'un Moyen-Âge verrouillé par une monarchie absolue de droit divin jusqu'à l'anarchie contemporaine de la guerre civile, après avoir respiré brièvement l'air capiteux de la démocratie au début des années 1990. Capitale de ce pays parmi les plus beaux et les plus pauvres du monde, Katmandou est aussi l'une des métropoles d'Asie les plus sales, maintenue à la lisière de l'implosion par une sorte de poésie du trop qui est le ciment de la ville. Pour l'étranger, passé l'éblouissement du début (si tant est qu'il ait lieu), toute une série de questions bombardent bientôt son esprit comme pluie de météorites. À moins de partir, force est d'y chercher réponse.

Comment continuer à vivre ? Que va devenir ce pays ? Qui va le sortir de cette impasse ? Que reste-t-il comme espoir à la jeunesse du Népal (la moitié de sa population) ? Quand naître fille ne sera-t-il plus considéré comme un mauvais cadeau du sort fait aux parents ? Pourquoi ces jeunes se lèvent-ils le matin ? Pourquoi vont-ils à l'école ? Quel est le poids de la tradition dans leurs motivations ?

Il suffisait d'aller le leur demander. En septembre 2001, décembre 2002 et janvier 2003, Dhir et Deena nous ont conduits de maison en maison, chez ceux de leurs amis qui ont accepté de se prêter à ce double jeu de portraits-entretiens. Tous ont entendu les mêmes questions

sur leurs motivations et leurs espoirs après six années de guerre. Et comme il n'est pas dans la tradition népalaise de donner son avis, surtout pas à l'aîné que nous sommes, et surtout pas sur des sujets sensibles comme l'égalité ou la guérilla maoïste*, cette parole offerte a créé la surprise et pris différentes formes, de la proclamação soumise jusqu'à la logorrhée libératrice.

La tradition népalaise, ce corpus de règles religieuses qui structurent la vie en société depuis des siècles, est un empilement d'interdits qui abolissent toute velléité de changement ou de réalisation de quoi que ce soit. En sorte que chaque action ne peut être conçue que comme la confirmation de ce qui est depuis toujours. Dans ces circonstances, où sentiments et projets ne peuvent par définition rien contre le cours fixé des choses, exprimer une pensée contradictoire devient un acte d'une puissance intellectuelle rare, et joindre le geste à la parole rien moins qu'héroïque. Avec ce fardeau sur les épaules, la jeunesse népalaise cherche aujourd'hui ses repères dans un monde qui n'a plus rien à voir avec celui de ses parents. Parole à quelques filles et garçons que rien n'avait préparés à un tel exercice de liberté.

Égalité des sexes et dialogue

Malheureusement (mais peut-être en être autrement ?), ce sont les jeunes les plus favorisés qui répondent le plus facilement et développent leur pensée. Sujita, étudiante en troisième et dernière année de commerce : « Il y a un manque de communication dans ce pays entre les hommes et les femmes, mais aussi entre les jeunes et les vieux. Le problème est que les gens ne donnent pas l'impression d'avoir envie de changer cela, de combler cette lacune, de travailler à se parler plus et à mieux se comprendre. Même les femmes n'acceptent pas que d'autres femmes

Garçon de restaurant à Jhokhen. « Chaque fois que je suis venu loger dans ce quartier je l'ai retrouvé qui servait le riz et les lentilles avec ses parents dans ce sous-sol sombre. Sauf la dernière fois : ils avaient déménagé, le ne lui ai jamais demandé son prénom. »

* Glossaire
GUÉRIILLA MAOÏSTE : Le gouvernement du Népal est aux prises depuis 1996 avec une guérilla d'inspiration maoïste qui a d'abord pris le pouvoir dans les régions lointaines de l'ouest et de l'est avant de conquérir plus de cinquante des soixante-quinze districts du pays. Cette guerre a déjà causé plus de huit mille morts.

L'ÉCRIVAIN
FRÉDÉRIC LECLOUX
Né en 1972 à Bruxelles, il réside dans la Drôme, en France. Venu pour la première fois en Himalaya en 1994, il a travaillé au Népal pendant l'année 2000. Cette expérience, qui l'a propulsé dans les méandres de la société népalaise, a été le déclencheur de la série Katmandou 2058.

connaissent le succès, notamment professionnel. Avec un tel état d'esprit, comment les choses peuvent-elles changer ? La question posée par les maoïstes est celle de la capacité de la société népalaise à communiquer avec elle-même. Si déjà entre garçons et filles, jeunes et anciens, nous ne sommes pas capables de mettre le doigt sur les vrais problèmes et d'en discuter sereinement, comment cela pourrait-il se passer convenablement entre les maoïstes et le gouvernement ? Chacun refuse de comprendre le point de vue de l'autre. D'un côté le pays est mal géré par des dirigeants corrompus, et de l'autre, les maoïstes veulent changer cela par des moyens violents. »

Une prise de conscience des archaïsmes sociétaux est en train de se faire parmi la jeunesse éduquée, mais à écouter l'analyse de Sujita, remarquable de franchise et de lucidité, on comprend que parler vraiment représente encore un défi : pour la plupart, il est peu de dire que cela leur arrache littéralement la langue. Mettre en communication un pays qui a toujours appris à se taire est un travail d'orfèvre. A., éducateur italien dans un orphelinat de la naissance, ne dit pas autre chose lorsqu'il raconte la naissance de sa relation aux quarante enfants qui y vivent ainsi que la douceur, la patience, la limpidité, la rigueur personnelle infinie qu'il a dû déployer pour que la confiance s'installe et qu'ils arrivent enfin à échanger. Tout un édifice que peuvent ruiner à chaque instant la guerre et la pauvreté, voire le cynisme et la lâcheté des coopérants (en l'an 2000, plusieurs expatriés travaillant avec des enfants népalais ont été mis en cause dans des affaires de pédophilie, ce qui, outre l'horreur humaine que cela représente, constitue aussi une sappe du travail de tous ceux qui œuvrent à outiller ce pays pour l'avenir).

La langue elle-même, qui est souvent un bon miroir de la société, éclaire ces rapports hommes/femmes et jeunes/vieux de façon édifiante, par la simple comparaison entre l'utilisation de « tu » et « vous » en français et

de « timi » et « tapai » en népalais. En français, « tu » s'emploie dans les relations égalitaires, dans les rapports parents/enfants comme enfants/parents ou pour s'adresser à un enfant en général. « Vous » pour marquer le respect de l'inconnu ou de la hiérarchie. De même, au Népal, « timi » (qui correspond au « tu ») sied aux relations entre personnes qui se connaissent, pour autant qu'elles soient du même âge. Mais « timi » s'utilise aussi pour s'adresser à un cadet quel que soit son âge ou à toute personne de caste inférieure, et sert enfin au mari pour interpeller sa

Katmandou 2058

Le titre intrigue. Mais s'il donne envie au lecteur de feuilleter ce livre, le pari est gagné. Aux antipodes de l'exotisme facile, ce travail remarquable et remarqué (doté d'un Kodak, prix Leica, agence Vu, rencontres d'Arles, exposition Fnac, etc.) porte un regard austère sur quelques lieux improbables, no man's lands, arrière-cours, couloirs, sans-painés et autres espaces borgnes. Surtout, l'auteur s'attarde sur les hommes et les femmes de Katmandou en une série de portraits d'une apparente banalité qui fait toutefois sans par l'accumulation et la rigueur du point de vue.

Une galerie qui dévoile un pays studieux et esquisse ainsi un autre portrait, composé, de ce que pourrait être le Népal demain. Cette étonnante œuvre documentaire est complétée par une analyse sans concession de Gérard Toffin, directeur de recherche au CNRS, sur la situation socio-politique et les perspectives d'évolution du petit royaume asiatique. PASCAL KOBER

Katmandou 2058 (Frédéric Lecloux). La Renaissance du livre, 104 pages, 35 €. Expositions dans le réseau des Fnac et notamment à Valence (Drôme) durant l'été 2004. Calendrier : www.yesphotographie.fr/vu



Le vide et le plein
Ces photos illustrent le contraste entre le vide et le plein, le vide de la ville et le plein de la vie, le vide de la solitude et le plein de la communauté, le vide de la pauvreté et le plein de la richesse, le vide de la tristesse et le plein de la joie, le vide de la mort et le plein de la vie. Elles sont une invitation à regarder le monde avec un autre regard, à découvrir ce qui est caché derrière les apparences, à sentir le rythme de la vie dans cette ville étrange et fascinante.



Politique, enfance et guerre civile
Ces images capturent des moments de la vie quotidienne et des événements politiques. Elles montrent des enfants jouant, des adultes travaillant, et des scènes de rue qui témoignent de la complexité de la situation sociale et politique du Népal. Ces photos sont une invitation à réfléchir sur les liens entre la vie personnelle et les grands événements historiques.



L'USURE DU MONDE. HOMMAGE À NICOLAS BOUVIER

Le Bec en l'air, 2008

Textes et photographies

Présentation

En 1953-54, l'écrivain suisse Nicolas Bouvier et son ami peintre Thierry Vernet cheminent depuis Belgrade vers l'Afghanistan, avec pour seuls luxes une Fiat Topolino qui offre la liberté d'aller où l'on veut et une lenteur érigée en art. *L'Usage du Monde* raconte cette dérive émerveillée de 17 mois.

Bouleversé par la façon avec laquelle Nicolas Bouvier a cristallisé ce voyage dans une telle économie de mots si justes, j'avais ce livre à exorciser. Tout ce dont je fus capable fut un départ en voyage.

Extrait du texte

On croit qu'on va lire *L'Usage du Monde*, mais bientôt c'est *L'Usage du Monde* qui vous lie, ou vous enlise... Poings et âme. Ça commence comme ceci : dans un premier temps vous ne pouvez plus rien lire d'autre, passe encore... Mais un jour vous ne pouvez plus rien lire du tout, pétrifié par l'étourdissante perfection avec laquelle ce texte, tendu tel « des chaînes d'or d'étoile à étoile » (Rimbaud), scintille au-dessus de la polyphonie du Monde.

Il y a chez Nicolas Bouvier cette obsession pour la lenteur et la frugalité, en même temps qu'une fringale de réel et de savoir. Cette entêtante passion d'être au Monde autant que cette aisance dans la mélancolie. Ces rencontres et ces amitiés soudain si lisibles qu'il faudra demain apprendre à perdre... Il y a cette érosion calculée de l'homme poussée jusqu'à la transparence, mais cette élection du bonheur malgré tout, et cette volonté d'en essorer chaque instant jusqu'à la dernière goutte, pour conserver ce distillat dans les fioles de sa mémoire où il puisera sa survie chaque fois que le bonheur ne voudra plus être au rendez-vous. (Où l'on devine que par la suite ces flacons eux-mêmes ont été purgés jusqu'au dernier atome.)

Il y a enfin cette générosité miraculeuse, mais infiniment modeste, qui le pousse à nous ouvrir à l'occasion les rares de ces bouteilles dont le contenu a bien voulu se laisser décrire au moyen de phrases.



29 x 24 cm

ISBN 978-2-916073-33-0

240 pages

Couverture cartonnée
130 photographies couleur

Préface d'Éliane Bouvier
Postface de Christian Caujolle
Textes français



Olga, Marie et Frédéric à la passe de Khyber. Ils laissent à la frontière pakistanaise un exemplaire du livre qui les a amenés ici.

DE PLUS EN PLUS DE FAMILLES PRENNENT DE LONGS CONGÉS SABBATIQUES POUR RÉALISER LEUR RÊVE DE VOYAGE

Novembre 2004
Juillet 2005

Huit mois d'aventures dans les pas de l'écrivain Nicolas Bouvier

TEXTE ET PHOTOS DE FRÉDÉRIC LECLoux ET MARIE VANESSE

C'est l'histoire d'une rencontre. Entre un jeune couple belge et un livre : «L'Usage du monde», publié pour la première fois en 1963. Pour Frédéric Lecloux et Marie Vanesse, ce récit de dix-sept mois d'errance entre Suisse et Afghanistan devient une passion, puis une obsession. Ils n'auront d'autre choix que de partir à leur tour, avec leur petite fille Olga.

Nicolas Bouvier (à droite) et son ami le peintre Thierry Vernet à Ankara (Turquie). Les deux Suisses voyagent à bord d'une Fiat Topolino.



Col. Nicolas Bouvier, Marie et Frédéric.

Le lire de Nicolas Bouvier Rédigé en 1959 et réédité, pour en 1963 à la Librairie Des (Genève).



Elaine Bouvier. La mère de Frédéric dans une scène de la maison familiale de Coligny, à Genève. Elle soutient le projet.



Partir pour notre salut

Une voiture, un itinéraire, des étapes, des soutiens : s'échapper pendant presque un

Nous avons acquis notre premier exemplaire de «L'Usage du monde» presque par hasard, à une époque où nous lisons tout ce qui nous tombe entre les mains en matière de livres de voyage concernant l'Asie. Ce titre-ci ne nous disait rien de précis, nous étions allés lire le quatrième de couverture, et un peu plus, dans une librairie. Mais ce qui en peu de temps l'un en apprend. En 1953, l'écrivain et cartographe suisse Nicolas Bouvier quitte Genève dans une Fiat Topolino avec une machette à côté et l'intention de gagner l'Inde. Il commence par rejoindre son ami peintre Thierry Vernet à Bolgrad (Yougoslavie), d'où ils feront route ensemble, avec pour seul hôte cette voiture qui permet que l'on aille où l'on veut, et une lenteur érigée en art de vivre. Les dix-sept premiers mois, dont les étapes essentielles sont Dajep (Mauritius), Istanbul et l'Anatolie (Turquie), Tabriz, Téhéran, Ispahan (Iran), Qandahar (Pakistan) et le poste frontière de Chaman, les conduisant à Kaboul (Afghanistan), où ils se séparent.

Puis, Nicolas Bouvier après avoir bouffonné dans l'Hindko Kuchi, rejoint la passe de Khyber, à la frontière pakistano-afghane, où il décide que s'achève «L'Usage du monde», récit de cette dérive. C'était il y a un peu plus de cinquante ans. Ça commence comme ça : «on croit qu'on va lire «L'Usage du monde». Hélas, on ne peut plus rien lire d'autre. Et enfin, on ne peut plus rien lire du tout. Des années plus tard, bougie il est devenu urgent de décharger ce titre-ci, tout ce dont nous avons été capables, Nicolas absent - décidé en 1998 - fut un départ en voyage. Nous avons commencé à y travailler, pour nous rendre compte que, sans avoir rencontré d'abord Elaine Bouvier, la veuve de Nicolas, il ne pourrait y avoir de départ du tout. Nous n'avions pas grand-chose à lui demander : nous écouter un peu, nous rassurer sur nos mobiles, rien de plus, pas même son adresse. Pourtant, à chercher jusqu'à elle, prudemment, modestement, c'est bien l'ami que nous avons retrouvé, un week-end de printemps à Genève, dans la maison familiale où Elaine nous a reçus comme ses enfants... Notre voyage ne pouvait commencer ailleurs...

Restait à rassembler les personnages. Une famille, d'abord : Marie et Frédéric, et Olga, pas 3 ans au moment du départ. L'âge d'entrer à l'école. Comme Thomas Bouvier, le premier fils d'Elaine et Nicolas qui les a accompagnés au Japon vers le même âge, elle attendait encore un peu, en guise de classe maternelle, Olga commença par aller plutôt chercher ses universités sur les notes, et de

Utilitaires du voyage. A quelques semaines près le trajet de Frédéric et Marie est en rouge, celui de Nicolas Bouvier en pointillés. Il s'agit de la trajectoire de leur tour autour de 17000 kilomètres. La géopolitique et les conflits de 2002 par rapport à ceux de 1963-1964 imposent des changements de parcours.



Septembre 2005. En Serbie, début de l'Europe, sur la route. La neige subit une incursion à l'approche de l'Europe. (Genève).



Dans l'attente, un portrait de Nicolas Bouvier (1929-1996) pris dans les années quatre-vingt-dix et un exemplaire de ses œuvres.



A Chilly, Marie et Frédéric devant leur voiture pour la photo souvenir avant le grand voyage.

et pour saluer un homme

an sur les routes d'Europe et d'Asie leur a demandé deux ans de préparation.

convient à bon compte qu'il existe un ailleurs, d'autres langues, d'autres coutumes, d'autres goûts, d'autres jeux, pas de jeux parlants, d'autres chants et d'autres bruits. Du temps - des années passées sur les routes d'Asie nous ont appris que la seule manière de faire un voyage est de lui céder la lecture qu'il mérite. C'est ce qu'il s'agit de faire le simple déplacement de soi dans l'ailleurs, et que l'autre est un autre-vous. Nous avons trouvé ce double mais complet à remplir de ce qu'il nous voulait.

Une auto : une voiture normale, juste de quoi quitter les grands axes au rythme qui nous arrangerait. Donc, pas un camion aménagé version camping-car, même s'il y avait certainement des jours où nous préférons faire l'économie d'une détestable chambre de ludo-bourg à 25 euros la nuit et pouvoir loger plutôt dans notre véhicule à l'improvise où, par exemple derrière un repli de colline... Mais à notre avis, à transporter ainsi nos souvenirs, ce qui nous transportait, ce sont quelques strates de Mos supplémentaires que l'il faudrait bien pointer à un moment ou à un autre, si l'on veut ne pas vivre à côté du monde, et que voyage il y ait. C'est pour les mêmes raisons que nous choisissons d'écrire au possible les enclaves strictes des hôtels, et de chercher au contraire dans les quartiers, dans les villages, la

chambre de logeuse, la grand-mère, le copain, la famille cher que la vie quotidienne prendrait son équilibre. Nous avions lancé quelques pistes en ce sens. Un itinéraire : la première version de ce voyage, c'est que les grandes étapes de la route de «L'Usage du monde», à l'exception de la Turquie, ont connu la guerre ou la révolution depuis 1954. Partant, on comprendra aisément pourquoi, en 2002, un voyage vers l'Inde en famille ne s'imposait pas six mois à l'avance (Iran, ne se trouve pas dans l'Hindko Kuchi (Pakistan-Afghanistan) à l'arrière d'un camion, est situé par Saragovo (Bosnie), dont «L'Usage ne parle pas, mais par Kandahar (Afghanistan). L'itinéraire "C" n'est notre intention, le bon et le terrain qui le transcendent, le voyage lui-même se chargera de nous orienter. Si nous venions Kaboul, ou traversions un logement à Istanbul, nul ne pouvait le dire au moment du départ.

Nous étions presque prêts quand, à la fin d'octobre 2004, le vent de la rivière Elaine Bouvier dans Nicolas apparaît sur notre balcon une pensée de peuplier, qui était son autre préféré. Nous sommes partis là-dessus. Après une nouvelle nuit passée dans la maison de Coligny, à Genève, nous arrivons à Elaine, des valises de Thierry Vernet, des livres de Nicolas, de ses photographies, de sa graphie cossue au feutre noir qui est encore présent, nous avons pris, un matin de novembre, la direction de l'est.



Frédéric et Olga à bord de leur petite Fiat Topolino et Marie Vanesse à Chilly, en Suisse.



Mai 2005. Marie Vanesse et sa famille se souviennent avant le départ du DSI.

Juin 2005. A Tabriz (Iran), chez une voisine d'Elaine, leur logeuse. Laila et sa famille les accueillent avant le départ du DSI.



PRESSE ÉCRITE

Ulusse, mai-juin 2008 « Sur les traces de Nicolas Bouvier »

En 1953, le jeune Nicolas Bouvier quittait sa Suisse natale pour parcourir en voiture la route de l'Orient. Le périple, effectué en compagnie du peintre et dessinateur Thierry Vernet, devait emmener les deux amis de Genève au Khyber Pass, à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan. Dix ans plus tard, Bouvier publiait *L'Usure du monde*, un chef-d'œuvre de la littérature du voyage. Fin novembre 2004, le photographe Frédéric Lecloux, de l'Agence VU*, paraît à son tour avec femme et enfant. Pendant un an, sans mettre nécessairement ses pas dans ceux de Nicolas Bouvier, il a cherché à travers son objectif à capter l'esprit de son illustre prédécesseur. Le fruit de son travail fait l'objet d'un livre, *L'Usure du monde*, paru fin février 2008 aux éditions Le Bec en l'air. *Ulusse* a choisi de réunir Nicolas Bouvier, l'initiateur et Frédéric Lecloux, l'initié, dans ce portfolio. En quelque sorte, un troisième voyage à travers le temps et l'espace. Bonne route!

Le Nouvel Observateur, mai 2008 Par Marjorie Alessandrini

Sous un ciel immensément morne, un matelas abandonné sur la steppe. Un visage pensif, une porte entrouverte, l'immensité d'une route... En hommage à Nicolas Bouvier, un photographe explore les chemins empruntés jadis par l'écrivain dans sa Fiat Topolino. Avec pour vocation une phrase inoubliable : « Nous nous refusons tous les luxes sauf le plus précieux, la lenteur ». En route vers l'Asie, en voiture et en famille. Insomnies, conversations, rencontres... Frédéric Lecloux fait partie de ceux qu'Eliane Bouvier appelle « les enfants de Nicolas ». Et qu'elle accepte d'aider avec, semble-t-il, une sorte de bienveillance à la

fois émue et amusée. Au fil de ce beau livre exigeant, il y a des villes, des paysages, des hommes. Mirko le Serbe, Tanja la pianiste de l'opéra de Belgrade, Vladimir le prêteur au chômage amateur de heavy metal. Frédéric Lecloux s'efforce de bannir les effets faciles, l'exotisme ; s'essaie à l'écriture avec infiniment de rigueur, guidé par son modèle et le souvenir de cette prose stylisée qui l'inspire, et trouve peu à peu son registre. Le voyage s'achève à Kaboul, quand *L'Usure* a commencé à perdre ses feuillets. Et le voyageur ses illusions. Quand le livre est usé, le monde l'est aussi. Le temps est venu du retour.

GEO, avril 2008 « Hommage à l'écrivain-voyageur »

[...] C'est l'histoire d'une rencontre entre une famille et *L'Usure du monde*. Pour Frédéric Lecloux, sa femme et leur petite fille Olga, ce récit de dix-sept mois d'errance entre Suisse et Afghanistan était devenu une passion, puis une obsession. En 2004, ils sont donc partis. Ce voyage empreint de tendresse et de rencontres est devenu un beau, très beau livre.

Tribune de Genève, février 2008 « Un superbe album de photos en hommage à Nicolas Bouvier » par Pascal Gavillet

Images. Frédéric Lecloux refait l'itinéraire de Nicolas Bouvier, parti de Genève vers l'Inde en 1953 avec une machine à écrire dans ses bagages. L'écrivain-voyageur avait finalement terminé son périple au Japon. Un livre naîtra de cette expérience, *L'Usure du monde*. Entre 2004 et 2005, le photographe Frédéric Lecloux est reparti sur les traces de Bouvier. Il en est revenu avec des centaines de clichés et il raconte son aventure dans *L'Usure du monde*, dont on ne se lasse pas de parcourir. Il y a chez Lecloux un sens du cadrage avisé. Comme s'il fallait à chaque fois, à tout prix, disposer son sujet – qu'il s'agisse d'une personne ou d'une pile d'assiettes – au centre de l'image. En d'autres termes au centre du monde. Avec une sorte d'obsession pour la symétrie, quitte à la rechercher dans les paysages ou à travers le monde, mais sans mise en scène préalable. La récurrence du procédé, au fil de l'album, frappe par l'unité stylistique qui s'en dégage. Il y a de l'harmonie dans son ensemble et de la respiration dans les détails ainsi mis en scène. Le livre, ponctué par le récit de voyage du photographe, devient, au-delà de l'hommage, un véritable objet en soi. Lecloux dépasse le simple statut

commémoratif de la démarche. Une prise de risque tout à fait payante.

Rue 89, mars 2008 « La photo au Salon du livre : L'Usure du monde, hommage à Nicolas Bouvier » Par Louis Mesplé

En 1953, l'écrivain voyageur suisse Nicolas Bouvier (1929-1998) quitte Genève avec le Thierry Vernet, dessinateur, en petite voiture Fiat. Destination : l'Inde. Le récit de ce périple devient un livre dit culte, guide initiatique et boussole existentielle : *L'Usure du monde*. En 2004-2005, le photographe Frédéric Lecloux refait cette route. En voiture et en famille. Direction l'Afghanistan. L'auteur se défend d'être « sur les traces de Bouvier ». Il ne le pourrait pas, de toute façon. Le monde a pris un demi-siècle de plus. Les traces sont perdues. Dans ces pays traversés (Croatie, Serbie, Turquie, Iran, Pakistan, etc.), élimés par les crises et clachs quasi permanents, les photographies de l'auteur (portraits, paysages) nous en exposent pudiquement, poétiquement, leur épuisement. De l'usage à l'usure, préfacé par Eliane Bouvier aux éditions Le Bec en l'air (une jeune maison d'édition de Manosque).

Amour des livres, mars 2008

Qui ne connaît pas cette quasi-légende autour de Nicolas Bouvier ? La Fiat Topolino qui l'embarqua pour l'Inde, puis le Japon. Le voyage de quatre ans, la liberté, en résulte *L'Usure du monde*, titre phare. L'auteur a refait cette route, non « sur les traces de », il y tient ; une dérive poétique, récit et photographies, qui montre le même monde, aujourd'hui. Un hommage coup de poing.

Le Courrier, (Suisse), février 2008 « Voyage avec Nicolas Bouvier » par Marc Menichini

[...] *L'Usure du monde* a bouleversé de nombreux lecteurs, dont Frédéric Lecloux, jeune photographe et écrivain belge. Après plusieurs années à tenter de se défaire du livre, une idée s'impose à lui : avec sa femme et sa fille, il veut reprendre la route décrite dans le récit de voyage entrepris en Fiat Topolino entre 1953 et 1954. Pendant un an, de l'Ex-Yugoslavie à l'Afghanistan, Frédéric Lecloux cherche à ressentir et vivre l'écriture de Nicolas Bouvier.

[...] Les paysages se succèdent au fil des photographies. Mélancoliques, ils racontent une vie. La lumière d'un rayon de soleil éclaire de vastes étendues ; une lampe illumine l'entrée d'une maison. L'artiste

joue avec les contrastes : l'obscurité n'est jamais totale et la beauté pointe dans la tristesse d'un vieil immeuble ou d'un quartier endormi. La vie n'est pas loin. Le photographe écrit ses réflexions sur le temps, la lenteur et le sens de sa démarche. Pour raconter son *Usure du monde*, Frédéric Lecloux devait reprendre la route de Nicolas Bouvier, trouver l'ivresse de la liberté et vivre les joies et les tristesses du voyage.

Le Petit Colporteur, février 2008 « Rencontre avec Frédéric Lecloux et Fabienne Pavia »

Les éditions Le Bec en l'air publient *L'Usure du monde*, livre de photos et textes de Frédéric Lecloux, qui a refait, 50 ans après, le voyage de Nicolas Bouvier.

Page des libraires, avril-mai 2008 « Nicolas Bouvier, la musique de la route »

[...] De fait « les fils de Nicolas » sont aujourd'hui nombreux, et tous entendent lui rendre hommage, car plus que d'autres écrivains, il aura su donner envie d'écrire, de voyager, de vivre). Mais tous les héritages ne sont pas faciles à négocier ; on se retrouve parfois vampirisés. Certes les photographies de Frédéric Lecloux ne copient pas celles de Bouvier : son sens du cadrage, et de la couleur, les rapprochent peut-être d'une certaine peinture ; et plutôt que la poussière anatolienne, c'est

l'encaustique d'intérieurs récurés qu'elles donnent à voir, ou à sentir. Peu de vagabonds, beaucoup de gens qui posent. Le monde, dirait-on, s'est refermé, ou assis ; si *L'Usure* renvoyait à un mouvement, *L'Usure* désigne un état. [...]

Le Monde 2, mars 2008 « Photographe voyageur »

Frédéric Lecloux a pris son temps pour relier, en voiture et en famille, Nyons (Drôme) à Kaboul (Afghanistan). Il a choisi pour guide *L'Usure du monde* de Nicolas Bouvier, qui partit en 1953 de Genève pour l'Afghanistan. Ambiances, paysages et portraits défilent lentement. Une façon de prendre le pouls du monde.

Globe-trotters, mai-juin 2008 Par Aurélie Mandon

Frédéric Lecloux a refait le parcours de Nicolas Bouvier, comme pour exorciser la magie de *L'Usure du monde* qui le hantait. L'idée n'est pas de retrouver les traces de l'aventurier avec exactitude, mais plutôt d'adopter son regard, mélancolique et humaniste. Introspectif, ce voyage est comme une interrogation sur nos rêves, qui ont toujours une part d'illusion et le temps qui use tout, irrémédiablement. Photographe de l'agence VU*, l'auteur sert son ouvrage d'une esthétique forte.

RADIO

France Culture, Travaux publics, février 2008, par Jean Lebrun « Nicolas Bouvier au Pakistan »

Invité : Frédéric Lecloux, photographe, auteur.

RSR (Radio Télévision Suisse), Presque rien sur presque tout, février 2008, par Patrick Ferla « En suivant Nicolas Bouvier »

En 2004, le photographe Frédéric Lecloux part sur les pas de Nicolas Bouvier. Ainsi est né un bel album intitulé *L'Usure du monde, hommage à Nicolas Bouvier* et publié aux éditions Le Bec en l'air.

« On croit qu'on va lire *L'Usure du monde* et bientôt c'est *L'Usure du monde* qui vous lie. Ça commence comme ça : dans un premier temps, vous ne pouvez plus rien lire d'autre,

pas encore... mais bientôt vous ne pouvez plus rien lire du tout... Pour évoquer cette aventure éditoriale, Patrick Ferla accueille Fabienne Pavia, la fondatrice des éditions Le Bec en l'air et le photographe Frédéric Lecloux.

RFI, Culture vive, avril 2008

L'actualité du service culture de RFI, invité : Frédéric Lecloux.

France Inter, Au détour du monde, mai 2008, par Sandrine Mercier « Dix ans... Nicolas Bouvier »

Invité : Frédéric Lecloux, photographe, auteur. Il raconte en direct les rencontres, les lieux transformés en 50 ans, et la philosophie du voyage à la Bouvier : prendre le temps, laisser le temps s'écouler, « flotter » et se laisser fasciner par la route... Bref, l'inverse du tourisme...

Marseille l'hebdo, mai 2008 « Saint-Malo, écrivains migrants » par Pascal Jourdana

Entre texte et photos, Frédéric Lecloux reprend en partie le parcours que Bouvier fit de Yougoslavie jusqu'en Afghanistan en 1953. Le livre, loin d'être une copie modernisée de ce périple, en retrouve la poésie et le sens de la lenteur. Et si Lecloux met à nu les dégâts du monde, il en révèle aussi les permanences, renouant avec le sens de la méditation et les qualités d'écriture du plus grand des écrivains migrants.

Le Temps, (Suisse), février 2008 par Luc Debraine

[...] Frédéric Lecloux s'est engagé sur le chemin désormais culte de *L'Usure du monde* de Nicolas Bouvier. Mais ce jeune photographe né à Bruxelles avait une autre raison, bien plus intéressante en fait, de garder ses distances avec son livre fétiche. Il en était si imbibé, jusqu'à l'obsession, qu'il a décidé de s'en sevrer grâce à une méthode radicale : voir ce que Nicolas Bouvier avait vu cinquante ans plus tôt. [...] Un livre est né de ce voyage pour le voyage. Un recueil aéré d'impressions, de réflexions et d'images en couleur. L'essentiel d'une expérience dans les grands espaces du dedans et du dehors. Au contraire de Nicolas Bouvier, Frédéric Lecloux photographie beaucoup mieux qu'il n'écrit. Ses amples images en couleur ont une superbe qualité méditative, entre présence et absence, stase et mouvement, chaleur humaine et mauvais vents froids des plaines. Mais les deux écritures s'entrelacent au final pour nouer une poignante catharsis littéraire.

La Croix, août 2008 « Voyager avec Nicolas Bouvier » par Armelle Canitrot

Avec ses propres mots et ses tableaux en couleur où alternent portraits, paysages et natures mortes, il rapporte une vision contemporaine non dénuée de poésie des territoires urbains dégradés de Belgrade ou de Skopje en Macédoine, des ports du Bosphore, ou encore des panoramas grandioses du Pakistan. Son objectif croise ici le regard rafraîchissant d'une petite école d'afghane, la celti chargé de lassitude du grand photographe turc Ara Güler, ailleurs le visage épanoui d'une petite sœur de la mission catholique de Tabriz en Iran. Ses prises de vues frontales gardent leurs distances, à Toposé des photographies en noir et blanc émotionnelles et atmosphériques réalisées cinquante ans plus tôt par le flâneur Nicolas Bouvier.

La Provence, mai 2008
« *L'Usure du monde : sur la route est le bonheur* »
par J.-P. T.

Les éditions manosquines Le Bec en l'air viennent de publier un livre extraordinaire pour les voyageurs. L'ouvrage de Frédéric Lecloux nous entraîne avec émotion dans tous les lieux où Bouvier s'est aventuré, alternant récit et photographies. Il glisse ainsi de pays en pays. Superbe !

Lire Hebdo, février 2008
Par A.-L. W.

Le Bec en l'air publie l'impressionnant travail du photographe belge Frédéric Lecloux qui a refait le voyage de Nicolas Bouvier. Cinquante et un ans après l'écrivain-voyageur, Frédéric Lecloux a lui aussi pris une Fiat pour gagner l'Inde. Son livre, *L'Usure du monde*, fait alterner photographies et récit de voyage, et conduit le lecteur dans une lente progression à travers les pays de l'Ex-Yougoslavie, Istanbul, l'Anatolie, de l'Iran au Pakistan.

Higgins, mars 2008
Par Hervé Le Golf

L'Usure du monde, de Frédéric Lecloux, produit achevé du projet depuis longtemps conçu de refaire le parcours suivi entre 1953 et 1957 par Nicolas Bouvier. Du rapprochement des deux titres que séparent 45 années, émerge la ligne grise donnée par Frédéric Lecloux à son beau livre. Le photographe mesure l'effet du temps, l'usure et la lèpre des façades ; la désérence, la misère qu'aucune mondialisation n'a soulagée et que la couleur rend encore plus triste.

Green is beautiful, juin 2008
« *Poésie de l'absence* »
Par Emmanuelle Grundmann

Il y a tout d'abord cette photographie d'un matelas, abandonné dans un paysage trop grand. Un matelas à carreaux rouges et beiges dans lequel aucun corps n'y avait (encore) laissé son empreinte. Une absence. Ces absences, il en fourmille à travers le livre. Des émotivantes, des poignantes, des belles, des mélancoliques et des tragiques. Celle de Nicolas Bouvier tout d'abord, à qui ce voyage poétique et photographique rend hommage. Le plus bel hommage qui soit. Les rencontres foisonnent également. Petites, anecdotiques, insolites, humaines parfois, toujours belles et chargées d'histoires, des rencontres qui dispensent une

chaleur bienfaitrice dans des paysages balayés par la neige et les vents glacés, tandis que l'histoire de ces lieux et de ces personnes se poursuit au fil des lignes écrites par l'auteur au cours de son périple. On plonge dans ce livre avec une délectation rare et il faut avouer qu'on peine à le refermer tant l'attraction qu'il exerce s'avère puissante.

PRESSE PHOTO

Photos Nouvelles, juillet-août 2008
par Christian Caujolle

[...] Ce qui était en jeu, c'était effectivement le voyage. Pas tant, même s'il finissait par devenir indispensable, le déplacement physique, mais l'idée même du voyage conçu comme découverte, rencontre, gens, surprise, émotion, paysage, parcours, parole, arrêt, calme, épanouissement, richesse des différences et de l'autre, identiques et toujours différent. Ce qui nous unissait, finalement, au-delà des mots qu'il maniait avec une saveur unique et un plaisir que partage sans cesse le lecteur et au-delà des images que lui prenait quand je n'en prends jamais – mais tous deux les avons toujours regardées pour les laisser nous happer – était le temps.

[...] Lorsque Frédéric Lecloux s'est ouvert à moi de son envie de refaire, en famille, le périple de Nicolas vers l'Est qui a donné l'un des plus mythiques récits littéraires autour du voyage, j'ai été d'abord ému, puis enthousiaste et j'ai tenté d'aider à la réalisation du projet. Le voyage est aujourd'hui terminé. Les images sont là, les lumières, les paysages, les perspectives, les portraits ont été piégés dans la subtilité des couleurs et des grains d'argent. J'en suis ému, à nouveau.

[...] Il serait déplacé d'être bavard par rapport à ces images. Elles sont simplement le fait de quelqu'un qui, avec le plus grand respect de l'autre, sait qu'il a la chance de pouvoir l'approcher. Pour cela, il ne décrit point, il s'inscrit dans l'espace qu'il a atteint, il ne mythifie aucune « route de la Soie », il respire profondément, au rythme de la vie contemporaine et il donne ses émotions comme un remerciement généreux pour celles qui lui ont été offertes. Je pense que Nicolas Bouvier aurait apprécié. Alternant photos et récit, Frédéric Lecloux traverse l'Ex-Yougoslavie, la Turquie, l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan dans un beau livre très bien maîtrisé de 240 pages. Un ouvrage qui prend son temps et qui mérite une lecture attentive. Une vraie réussite éditoriale, et sans aucun doute, humaine. « Le silence vous le fera aimer » écrit Éliane Bouvier. Elle a raison.

Images magazine, juillet-août 2008

Dans sa reliure à l'italienne, le beau livre consigne le voyage effectué par Frédéric Lecloux en 2004-2005 sur l'itinéraire de Nicolas Bouvier.

L'Usure du monde ; l'altération du titre indique déjà que la route ne sera pas une orniture. L'album de photographies que commente le beau texte du photographe voyageur conduit le lecteur depuis Nyons jusqu'à Kaboul, traversant la Suisse, les Balkans, l'Anatolie, l'Iran et le Pakistan. Lecloux a pris son temps, savouré ses émotions, cultivé ses rencontres sur un chemin qu'éclairait de temps à autre la mémoire d'un ancien, une impression retrouvée d'une page de Bouvier. Comme son inspirateur, il a goûté les émotions neuves et trouvé que l'usure, quand elle n'est pas mal jugée, peut conserver quelques traces d'un bonheur visible à l'image.

Photo, juin 2008.
« *Dans les pas de Nicolas Bouvier* »

Ce carnet de voyage rend hommage à l'écrivain-voyageur suisse Nicolas Bouvier. De son voyage vers l'Inde en 1953, est né un livre, *L'Usure du monde*, désormais cité par Frédéric Lecloux ici se veut poétique et esthétique. Préfacé par Éliane Bouvier, veuve de l'écrivain, l'ouvrage s'achève sur un mot de Christian Caujolle, fondateur de VU', agence de photographie.

Photosapiens
« *Se défaira de l'Usage du monde* »

Pour de nombreux photographes, *L'Usage du monde* est à l'origine d'un désir de voyages, de découvertes et de photographies. Mais pour Frédéric Lecloux, le poids de la dette a fini par devenir trop écrasant. C'est donc pour s'en libérer qu'il a entrepris ce périple avec femme et petite fille, comme si seule l'épave du réel pouvait rompre le charme des mots. L'entreprise est complexe : il s'agit d'inventer son propre voyage, tout en suivant un itinéraire déjà tracé ; d'inscrire ses propres marques dans des paysages que les nombreuses lectures de *L'Usage du monde* ont permis de fantasmer, tout en se défendant de « rouler sur les traces de Nicolas Bouvier » ; de tester, finalement, sa propre capacité à voyager, à voir et à dire le monde. Frédéric Lecloux revient d'ailleurs souvent sur le caractère problématique de ses motivations, sur les « doutes » que la route et les rencontres ne dissipent pas et qui menacent à Tabriz, en Iran : « C'est peut-être enfin ici, tant est puissante la narration de leurs six mois d'hivernage



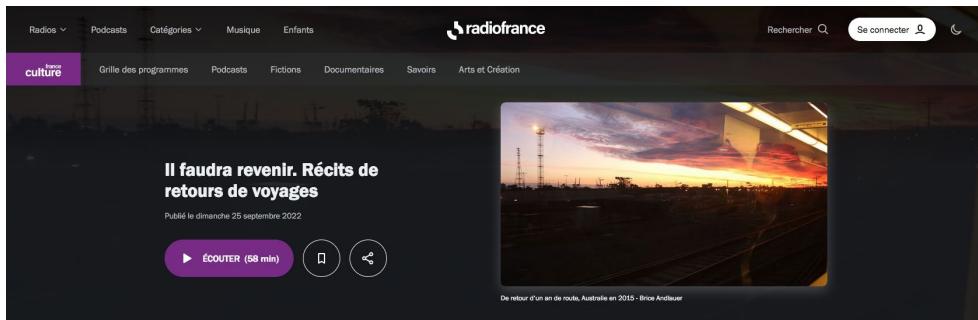
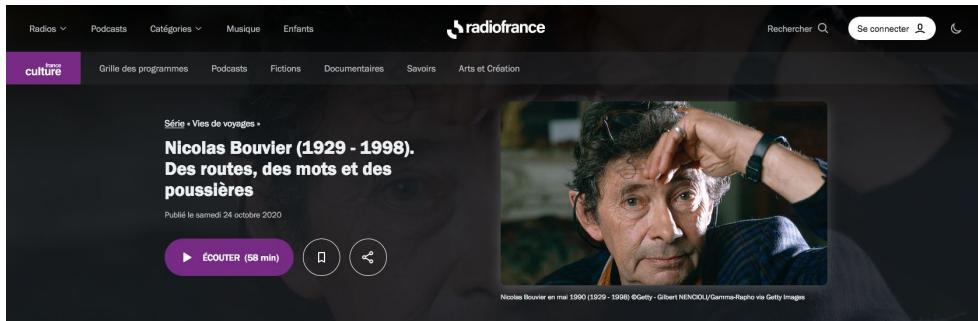
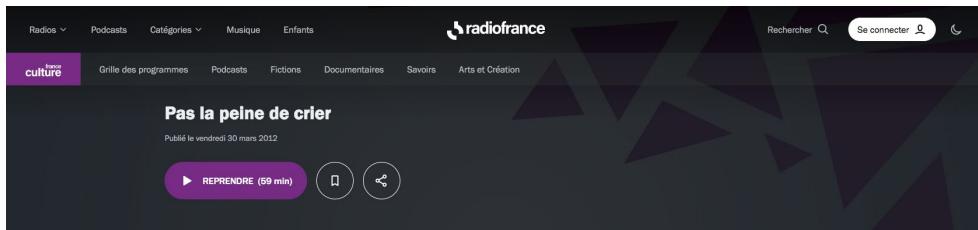
dans son livre, qu'on souhaiterait secrètement trouver malgré tout quelques-unes de ces traces de Nicolas Bouvier qu'on avait vitupérées avant le départ ». De fait, il se prête assez souvent au « jeu de l'enquête », alors même qu'il s'agissait surtout d'« oublier, et vite, *L'Usage du monde* », et de semer le fantôme de Bouvier...

Si le récit témoigne autrement des difficultés de Lecloux à se détacher de cette emprise – dans les tours très concrets de son style, dans le choix des comparaisons qui rappellent bien souvent la petite musique de Bouvier –, la forme même du livre constitue sans doute ce par quoi Lecloux devient un voyageur et un artiste autonome : elle rompt clairement avec celle de *L'Usage*, où la prose de Bouvier était illustrée non par ses photographies mais par les dessins de son ami Thierry Vernet. Ici, les photographies proposent, de fait, une autre façon de raconter le voyage. Elle fait la part belle aux paysages, souvent blafards : l'image naît souvent de la route et de la solitude des grands espaces, dans un mouvement qui anime les campagnes albanaises comme la plaine d'Anatolie. Mais dans les maisons de thé, les pensions et les chambres d'hôtel, ces lieux qui ralentissent le voyage, le temps s'écoule aussi en photographies. Quant aux hommes, ils ne sont photographiables que dans l'espace intime du tête-à-tête, de la rencontre privée : si le livre offre très peu de scènes urbaines – ou seulement la nuit, lorsque les rues sont désertées – il offre en revanche de nombreux portraits. Artisans,

peintres, photographes et surtout musiciens qu'enregistre Lecloux comme Bouvier en 1953 donnent au voyage l'incarnation qu'il ne trouve ni dans les campagnes, ni dans les villes photographiées souvent en plongée, de loin, comme déjà quittées. Ces photographies témoignent des changements qui ont affecté cette partie du monde depuis qu'elle a vu passer Bouvier, mais sans « souci de l'effet », avec une forme de distance qui refuse le spectaculaire : juste une piscine vide, à Téhéran, pour dire les interdits de la société iranienne.

| Photographie, rubrique magazine

En 1953, l'écrivain-voyageur suisse Nicolas Bouvier quitte Genève pour un voyage de quatre ans qui se terminera au Japon, avec pour seuls luxes une Fiat Toppolino qui offre la liberté d'aller où l'on veut et un lentur érigée en art. *L'Usage du monde*, récit de cette aventure, est devenu un livre culte dans le monde entier. *L'Usure du monde*, ainsi nommé en hommage, alterne photographies et récit de voyage, et conduit le lecteur dans un glissement poétique à travers les pays de l'Ex-Yougoslavie, la Turquie, l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan.



Marie Richeux, Pas la peine de crier, *France Culture*, 30 mars 2012.

Brice Andlauer, « Des routes, des mots et des poussières », un épisode de *Toute une vie*, *France Culture*, 24 octobre 2020.

Brice Andlauer, « Il faudra revenir », un épisode de *L'Expérience*, *France Culture*, 22 septembre 2022.



L'Usure du monde
The erosion of the world

Frédéric Lecloux (b. 1972)

Following in the footsteps of Nicolas Bouvier (a 20th-century Swiss traveller, writer, picture editor and photographer), *L'Usure du monde* has a preface by his widow Eliane and a postscript by Christian Caujolle, co-founder and former director of the photo agency VU. Of an imposing size and thickness, rich in images gathered on distant travels and in texts written with a very sure hand *en route*, it has the paradoxical and anachronistic features of an anticipated testament or the mad wager of an early romantic.

It is nothing of the kind. Mature and experienced, 'as old as the hills' but nonetheless still young, its author Frédéric Lecloux – little known at the time – was hungry to travel and discover. He refers with modesty and patience, but not without daring, to an obvious master and a major work, a cult item even, about the history and philosophy of photography. To place himself in the orbit, or even the shadow, of Bouvier's 1963 book *L'Usage du monde*, is both a homage to his predecessor and a courageous act of confrontation. Something that the young photographer knows and expresses perfectly: repeating the exact route taken by Bouvier, who left Geneva in 1953 on a journey that would last four years, is the best way to go beyond his 'traces' and the most certain way to find as accurately as possible, by necessity, something else, hence find a distance.

The long travelling shot, in the flow of horizontal images, is separated here and there only by a few photographed patches of

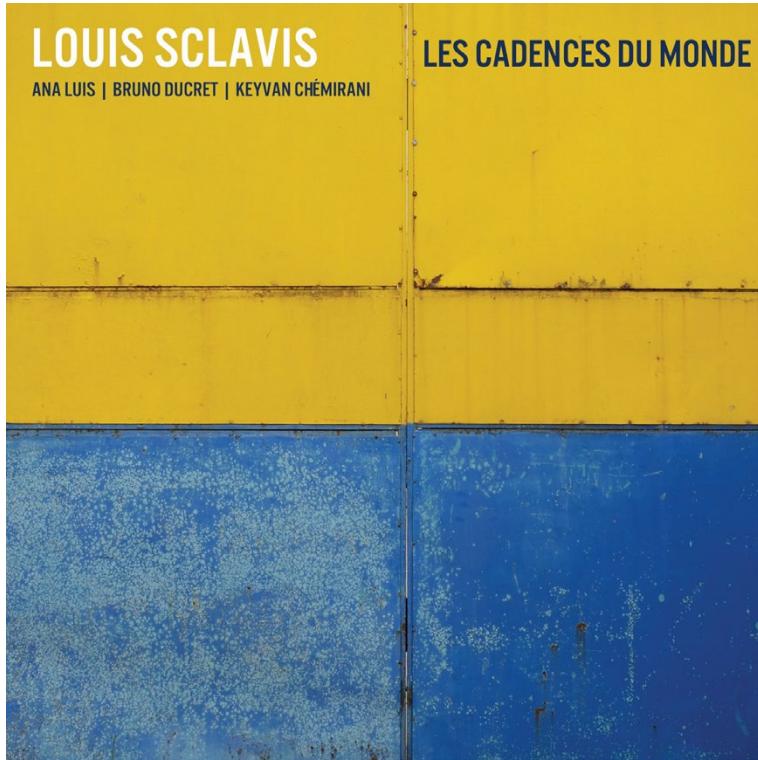
wallpaper (as if, passing from one country or one continent to another, one visited another room of an abandoned or available memory), some vertical images that force the reader to rotate the book, and the narration of some significant events or encounters. Despite the diffuse presence of his small family, this is truly the exploration of one (or several) solitude(s). In the heart of the world. In the fold of the book.

Published in France by Le Bec en l'air, this third major book by Frédéric Lecloux is impressive for its breadth of gaze and intention, as much as for the human implication translated into words and images – a form of fidelity or, better still, integrity towards Bouvier's work and his concept of travel photography. E.D.A.

Published by Le Bec en l'air, Marseille, 2008
240 x 290 mm, 240 pp. (edition of 2,500 copies)
150 colour photographs
Text by Frédéric Lecloux, Eliane Bouvier and Christian Caujolle
Design by Dominique Harbert
Printed by Graphicom, Yverna
Hardcover, thread sewn, cloth flat spine

Explorers

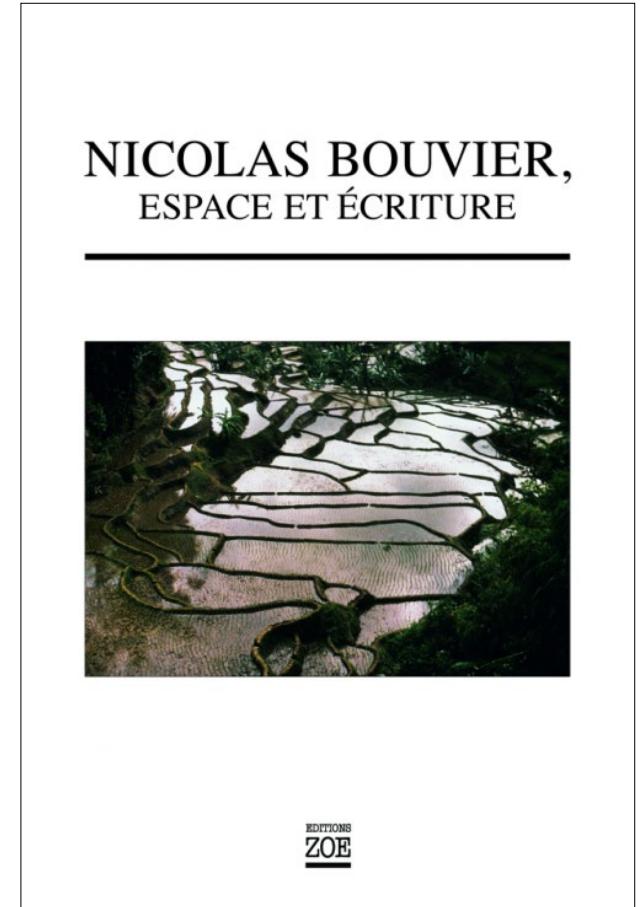
L'Usure du Monde, in Tamara Berghmans (dir.), *Photobook belge*, Furnes, Hannibal, 2019.



En 2022, le clarinettiste, saxophoniste et compositeur de jazz Louis Sclavis publie un nouvel album, *Les Cadences du monde*, en quartet avec Annabelle Luis, Bruno Ducret et Keyvan Chemirani, dont les musiques sont inspirées par les photographies de *L'Usure du monde*. Le quartet présente régulièrement ces musiques en concert.

Un concert des *Cadences du monde*, avec projection des photographies de *L'Usure du Monde* et lecture de textes a été donné à Lux, Scène nationale de Valence, le 6 mars 2024.

<https://disquesjms.com/louis-sclavis-les-cadences-du-monde/>



Louis Sclavis, *Les Cadences du monde*, disque compact, 2022.

« L'Usure du Monde », in Hervé Guyader (dir.), *Nicolas Bouvier, espace et écriture*, Zoé, 2008.



L'Usure du monde
Frédéric Lecloux
Quinze photographies, 2004-2005

L'Usure du Monde, portfolio de quinze images sous étui en tissu ancien peint et cousu main, paru à l'occasion des vingt ans du départ en voyage, avec un texte inédit, Le Bec en l'air, 2024.



LE SIMULACRE DU PRINTEMPS

Le Bec en l'air, 2008

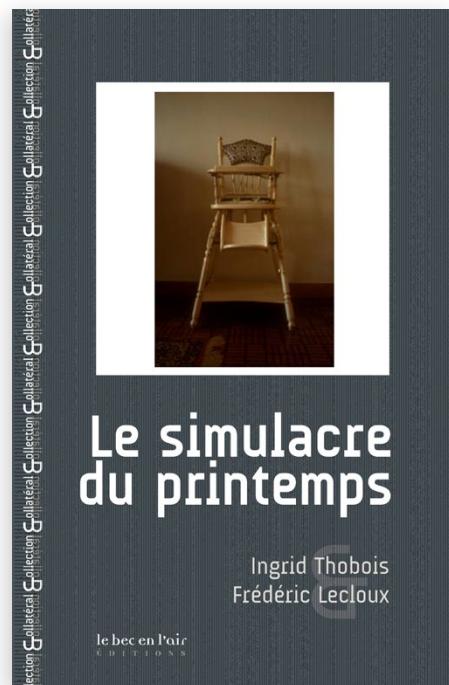
Photographies. Texte d'Ingrid Thobois.

L'appartement de ma grand-mère à Bruxelles. Un lieu que j'ai connu autrefois tout agité de vie puis vu s'assécher lentement à la mort de mon grand-père en 1990, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants grandissant.

Fin 2005, j'ai sollicité et obtenu de ma grand-mère, partie voir un fils loin de Bruxelles, l'autorisation de passer deux jours seul chez elle, puis une matinée avec elle à son retour. Trois jours à mesurer la solitude d'un lieu, d'une vie où presque rien n'avait bougé en quinze ans.

Ces vingt-quatre photographies sont essentiellement travaillées par la magnitude de ce figement et par l'aberration de l'absence de l'autre.

Elles s'accompagnent d'un texte de fiction d'Ingrid Thobois.



13 x 20 cm

ISBN 978-2-916073-41-5

96 pages

Couverture souple
24 photographies en couleurs

Texte français



BRUMES À VENIR

Le Bec en l'air, 2012

Textes et photographies

Extrait du texte

Une fois par an. Moins peut-être. Au début nous revenions peut-être moins d'une fois par an. Et encore : pour ce qui me concerne, « revenir » est exagéré, mon corps y allait sans moi.

Notre boussole n'avait que trois points cardinaux : Bruxelles et deux villages de wallonie distants de quarante kilomètres : la famille. De l'un à l'autre je passais en fermant les yeux. Je ne voyais rien, ne sentais rien. J'étais devenu imperméable à la Belgique.

La première fois que j'ai quitté la Drôme pour rejoindre mon corps monté là-haut en visite, ce fut un voyage fulgurant. Neuf cent trente kilomètres en quelques millisecondes. Incontrôlable. Je n'ai rien décidé, cela s'est juste produit.

À cette cadence de moins d'un voyage par an, les reliefs de mes dernières saisons de Belgique s'invalidèrent. Abolis par d'autres que moi, consumés sans mon concours. Sans même que mon intention de me prêter ou non à cette annulation eût été questionnée. Chaque nouvelle disparition m'apparaissait brutalement, me prenait au dépourvu alors que je croyais me déplacer en sécurité. Et chaque nouveau vide me pétrifiait comme la brume un soir d'hiver au sortir de l'abri. Bientôt le dernier écho familial s'éteignit. Plus rien ni personne ne répondit. Ou plutôt : il ne resta plus rien ni personne susceptible de répondre qui ne l'eût déjà fait par le silence. À se demander si j'avais un jour vécu ici. Si l'ailleurs commence où s'arrêtent nos certitudes, la Belgique était devenue un ailleurs comme un autre – l'étonnant est finalement avec quelle aisance et quelle rapidité.

Cette solitude-là, comment la dire ?



23 x 16,5 cm

ISBN 978-2-916073-69-9

144 pages

Couverture cartonnée
100 photographies couleur

Texte français

Récompense

Finaliste, Prix Scam Roger Pic, 2010

Voyage dans un souvenir de Belgique

PHOTOGRAPHIE Belge exilé en France, Frédéric Lecloux sort un ouvrage sur ce pays qu'il a fui

- Un ouvrage de Frédéric Lecloux livre un portrait de notre pays qui pose de multiples questions.
- De sa position d'exilé, le photographe jette un regard sensible sur son enfance et son pays d'origine.

ENTRETIEN **M**embre de l'agence Vn, Frédéric Lecloux a notamment publié *L'Usure du monde*, hommage à l'écrivain suisse Nicolas Bouvier et *Le stimulateur du Printemps*, à partir de 24 images prises dans l'appartement de sa grand-mère à Schaebeek en 2005. C'est à la suite de ces deux ouvrages qu'il a décidé, avec ses éditeurs, de consacrer un livre à la Belgique. Situé à la décision prioritaire, il trouve le titre de l'ouvrage en restaurant chez lui à Nyons, dans le Sud de la France. Et il se met au travail. « Les premières images de ce travail ont été prises en novembre 2008, explique-t-il. Cela faisait 7 ans que j'avais quitté le pays. Je suis y avoir laissé beaucoup d'interrogations en suspens. Notamment cette question de savoir si le pays existe encore. »



« Brumes à venir » TEXTE ET PHOTOGRAPHIES DE FRÉDÉRIC LECLOUX
Le bec en l'air éditions
144 p., 90 photos couleurs, 32 euros.

La première photo du livre montre un emplacement de macadam détruit. Pourquoi celle-là ? C'est important pour moi de mettre d'emblée la conversation avec le lecteur sur le terrain de la déconstruction de quelque chose qui avait été patiemment construit, même sur des bases illusoires. Non, je ne suis pas si la Belgique existe ou a existé. J'ai bien une idée personnelle de ce que c'est, mais mon travail d'artiste de l'imposer. Ce que je sais, c'est que j'ai passé les 20 premières années de ma vie dans un endroit que des

plètement tout absente soit cachée dans le sud de la France. Je venais d'être un mal de Charleville. J'ai été heureux de retrouver la fête et le landais. Cette idée de la fête presqu'On a le sentiment que la plupart des images n'auraient pas pu être prises ailleurs qu'en Belgique. Mais comme il est Céline, la ha-

LES GENS



Les présents, les absents, Quelques rares portraits d'hommes et de femmes viennent se glisser dans ce vaste portrait de la Belgique. Hormis leur nom, nous ne savons rien de ces personnes dont le photographe nous explique la présence. « Elles sont là parce qu'elles ont bien voulu m'accompagner dans le brume, et qu'à un moment de nos promenades, elles ont occupé le cosmos en face de moi d'une façon qui m'a bouleversé. Cette question des personnes présentes dans ce livre est essentielle. Car elle engendre l'autre, plus douloureuse, de celles qui n'y sont pas. J'ai photographié mon père à la dernière minute, le 21 juillet au soir, par chance, parce qu'il m'a montré tout ce que j'aime en lui en une seconde de pause. Mais ma mère n'y est pas. Elle me montre tous les jours ce que j'aime en elle. Mais je ne sais pas encore comment le photographier. Il faudrait un jour que je photographie ma mère. »

Un enfant de Bruxelles et de la nature



Sinis, province de Namur, août 2011. © FRÉDÉRIC LECLOUX

cons s'implorait à défaire à coup de haine. En démantant comme ça, je dis un message: préparé à toi et tu souhaites à voyager dans un endroit que quelqu'un ne veut plus voir exister, et à réfléchir à cette question de savoir pourquoi dans « gens de pouvoir » travaillant qu'il y a de plus en plus de gens d'entre nous pour nous amener de notre plein gré à les aider à détruire l'endroit où nous avons grandi. Mais je le prépare aussi à une plongée dans l'enfance qui est par définition ce que la vie, tout les jours un peu plus, détruit en nous. La dernière photo montre un personnage qui tente de traverser un mur de briques. Est-ce une image de la Belgique ou le monde testatoire de vos détachés de ce pays où tout le monde a une briquette dans la veste ? Les deux, bien sûr. Quelque part dans le texte du livre, je dis « étrange de naissance au nord et au sud, étranger au milieu par ma fuite, étranger total. » Cette image est le symbole de ma fuite plutôt que de mon détachement. Je ne serai jamais « détaché » de la Belgique. Tout ce qui lui arrive de bien me réjouit et de mal me désole. Même à 500 kilomètres. Je suis bien conscient que son futur, j'ai fui la betterave des idées qu'on a l'encre au-dessus d'un, tout autant que mille choses que j'aime dans mon pays et qui me seront à jamais inaccessibles à cause de cette fuite.

La colère des Belges

Je suis bien conscient que son futur, j'ai fui la betterave des idées qu'on a l'encre au-dessus d'un, tout autant que mille choses que j'aime dans mon pays et qui me seront à jamais inaccessibles à cause de cette fuite. Mais cette image est la aussi que le lecteur qui se sent couler par les forces à l'œuvre puisse se dire, ma Belgique, j'ai fui peut-être que j'aillie la terre de l'autre côté du monde, mais Kerckom-bij-Sint-Truiden ils ont le même roi que lui. J'espère, sans trop y croire parce que nous sommes trop grands, j'espère qu'un

jeur nous laisserons éclater cette colère et que nous enverrons ses coups se faire pendre ailleurs. J'aime cette Belgique. J'aime que je ne provoque pas de la colère chez les visiteurs : les humains de Belgique. Impossible que le Belge regarde son pays être défiguré sans éprouver de la colère. Mais c'est peut-être encore une fois un tic de Bruxelles à porter cela. On peut se demander si à Palatin, un seul habitant tire un sentiment d'appartenance à un projet commun, de savoir qu'à Kerckom-bij-Sint-Truiden ils ont le même roi que lui. J'espère, sans trop y croire parce que nous sommes trop grands, j'espère qu'un

de mauges si bas qu'il reste à peine quelques mètres d'être regardés en dessous. Ce baluchon moite, pas fini de le déballer. « Tout le rapport à la verdure est, sur l'enfance et sur l'exil. » Finalement, cette nature rampe, nous cesse au passé comme l'écrit dans son livre : « Quatre mus week-ends en forêt de Soignes ou dans les bois de Thierache, de Ganne ou des Fagnes à courtir en cabales courtes en me grillant les genoux et quand je rentrais ma mère me plongé dans un bain su Dattol. Aoutez-y la mer du Nord et toute ma Belgique est presque toujours sous un couver-

pour le transformer en vérité, et de nous déposséder par la démolition et les urnes de tout moyen de penser que c'est dans le passé. Je suis sûr que le dedans sera être en colère ? Mon sentiment par rapport à mon pays est peut-être biaisé par le fait que j'ai pris conscience que les Belges étaient en train de renouer avec cette espèce de folie naïve qu'il y a à vouloir mélanger des réalités aussi disparates que des Wallons et des Flamands pour en faire un projet commun, de savoir qu'à pris conscience que mon enfance ne revenait pas. Ça fait peut-être beaucoup de jours d'un coup. »

2012



Afgesloten voor sociale media zoekt journalist Rik Van Puymbroek tijd om weer echt te lezen. In Zeno brengt hij elke week verstaag uit.

De ontdekking van het land

Giovanni Troilo is zijn World Press Photo Award kwijt en dat zorgt blijkbaar voor bijdschap bij andere fotografen. Ergens liet er een weten dat hij 'in dit geval Paul Magnette wel kon grijpen' en een ander lichte de jury van World Press Photo zelfs persoonlijk in dat een van Troilo's foto's niet in Charleroi maar in Brussel was gemaakt. Troilo maakte fouten, maar dit soort verkenneken blijft vreemd. Zoals die schrijver die zelf te veel schrijftalen heeft om succes te hebben en dan maar de anderen abreken. Neem, die zijn het niet.

Dan liever hoe Lars Boering de directeur van World Press Photo, reageerde. Hij moest beslissen om Troilo te diskwalificeren, maar schreef nadenen: « Dit maakt van hem geen slecht mens of een slechte fotograaf. (...) Ik hoop dat zijn werk een weg zal vinden. (...) Als een fotograaf down and out is, hoop ik dat zijn collega's er zijn om hem te helpen en hem wat bemoeidende woorden sturen. »

Moer dan leedvermaak is mededogen en dat gevoel is een rode draad in *Duistere wegen* van

Pascal Verbeken. Het was een cadeautje op dinsdag met de auteur door de Borinage te rijden, om de dagen ervoor via zijn boek in het leven van Vincent van Gogh in de Borinage te stappen. Succes was de Nederlandse evangelist evenmin gegund. Niet als mens, niet als evangelist, niet als schilder. Schrijft Verbeken: « Niemand weet waar Vincent aan dacht toen hij voor een laatste keer naar de Place Léopold liep. Op blote voeten, met een dragak over de schouder, zoals weduwe Bonte het zich herinnerde. « Kinderen renden uitdagend achter hem aan, terwijl ze 'Au fou... au fou...' riepen. » Het waren de laatste geluiden die hij uit de Borinage meenam. »

Het laatste hoofdstuk is de integrale weergave van een brief uit juni 1880 aan zijn broer Theo en je moet leren lezen, zoals je moet leren zien en leren leven, schrijft de schilder, en aan het einde: « Maar als jij in staat zou zijn mij iets anders te zien dan een nietsnut van het slechte soort, dan zou ik daar heel blij om zijn. »

Bijna is het wat Lars Boering vraagt over Troilo: zie er geen slecht mens in en al zekler geen slechte fotograaf. En bij uitbreiding, ook dat leerde de tocht door de Borinage, kun je dat van een

streek zeggen. Verbeken wees daar mooi op. Je kunt in de Borinage, in Charleroi, in Wallonië alleen zien wat slecht gaat. Maar je kunt ook zien wat het was en wat het nog is en wat het zou kunnen zijn. Ja, soms een ander land. Maar toen, niet altijd lelijker of slechter. Of Vlaanderen niet in alles schoner. Misschien moet je buitenstaander zijn, of gewoorden zijn, om dat goed te zien. De Belgische fotograaf Frédéric Lecloux verhuisde in 2001 naar de Provence. Als hij nadien nog eens terugkeerde naar zijn familie, deed hij dat bijna met gestolen ogen. In zijn fotoboek *Brumes à venir* schrijft hij: 'J'étais devenu imperméable à la Belgique.' Omvertaalbaar mooi, maar hij bleef terugkeren en stilaan begon hij wel te kijken. In dat boekje staan foto's (vanaf '24 te zien in een expo in de Leica Store in Lille) van een België waar wij niet meer bij stilstaan. Slechts details verraden Vlaanderen of Wallonië of Brussel. Verder zitten het absurde en het schone aan de twee taalgrenskanten. Lecloux bracht die verworptige mooi in beeld. Een ontdekking van je eigen land, met dank aan een Belg uit de Provence. Zoals de Bo-rinage met dank aan Gentenaar Verbeken. Zoals Charleroi (en een beetje Brussel) met dank aan Troilo.

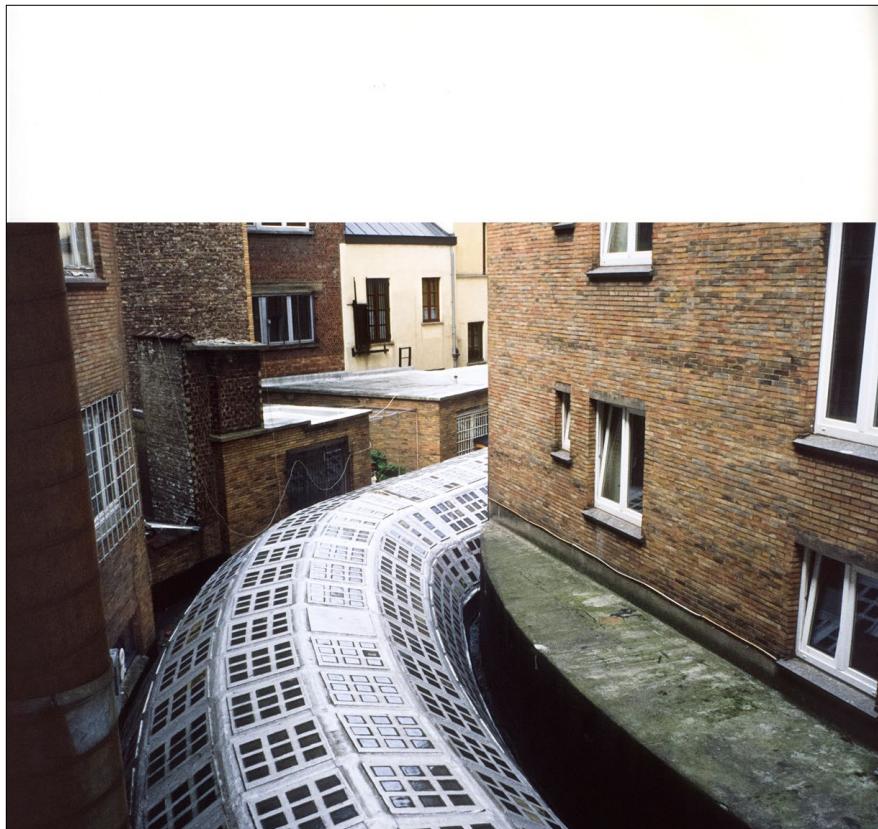
RIK VAN PUYMBROECK



FEUILLETON

LETTE OUVERTE
À WIKIPÉDIA
 DE PHILIP ROTH
ENQUÊTER C'EST
APPRENDRE
À MOURIR
 PAR WILLIAM T. VOLLMANN
UNE NOUVELLE
INÉDITE
 DE FRANCIS
 SCOTT FITZGERALD

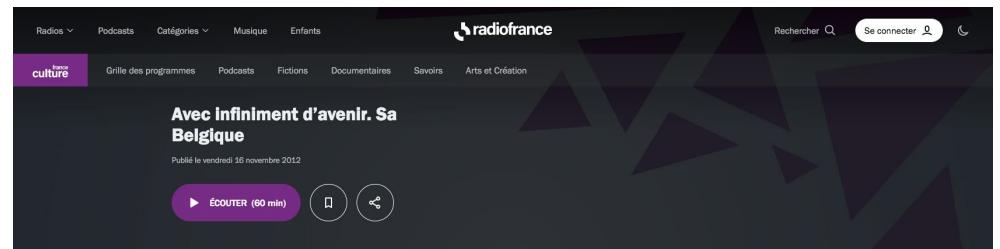
« Qui l'encre, qui le texte ? », in *Feuilleton*, n°6, 2013.



BRUMES À VENIR

PHOTOGRAPHIES DE FRÉDÉRIC LECLoux

BELGIQUE, 2004-2011



Le Tigre, 26 avril 2016.

Repubblica (Italie), 19 février 2011.

Marie Richeux, « Avec infiniment d'avenir, sa Belgique », *Pas la Peine de crier*,

France Culture, 16 novembre 2012.

1994-2015 | Népal. Épiphanies du quotidien



NÉPAL. ÉPIPHANIES DU QUOTIDIEN

Le Bec en l'air, 2017

Textes et photographies

Ce livre rassemble près de vingt-cinq années de travail photographique au Népal, autour des séries « Épiphanies du quotidien » et « L'Explication, la paix, l'oubli ».

Extrait du texte

« Comme s'il n'y avait pas encore assez de réalité, de cette abominable réalité... »

- Henri Michaux

Cela fait vingt ans maintenant. Pourquoi y revenir sans cesse ? La question n'est pas facile. On me la pose souvent. Parfois elle traîne entre mes pas et je me prends les pieds dedans. Pour réponse rien de probant. Des ébauches de discours où il est question de la jeunesse, de son énergie un peu navrée, de sa résignation souriante. Du désordre.

Mais si je retenais un instant ce mot de « désordre » et l'interrogeais, je remarquerais certaine adéquation entre mon désordre et le désordre gouvernant ces villes et ces villages et ce territoire tout entier. Ce territoire qui ne connaît pas le vide, où les rares arpents laissés vierges par la frénésie séculière ont été dressés de stèles – et qui me tranquillise.

Descendant de l'aéroport à chaque retour, dans le taxi, malmené par le trafic, le vacarme, la conduite inepte, les oxydes d'azote, je me coule simplement dans un monde où j'étais déjà là, bercé dans l'ombre de son chaos. Un monde où je me sens reconnu. Un regard, un chien, des guenilles de mur, un lavoir, une coccinelle sur la vitre à demi baissée de l'automobile, une boucherie sur le trottoir, la convulsion d'un bus, la brûlure du thé... Je les reçois tels des dictames. La mort, la violence, la fièvre, l'air bruinant de poussière et de métaux, la surcharge de l'espace : rien ne m'offense. La question du temps enfin a reçu une explication cyclique, se trouvant ainsi épuisée de façon radicale, et d'un repos ! Je suis au bon endroit.

Là-dessus il y aurait moyen d'agréger un début de réponse à cette question : pourquoi le Népal ?



25,1 x 28 cm

ISBN 978-2-36744-114-6

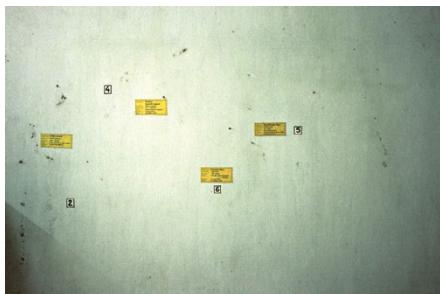
144 pages

Couverture souple
sous jaquette américaine imprimée recto/verso
100 photographies en couleurs

Texte français,
anglais (traduit par John Doherty)
& népalais (traduit par Prawin Adhikari)

Récompense

Finaliste, prix de l'Académie des Beaux-Arts de Paris, 2007



Prior to the establishment of the Natural History Museum, expeditionists individually made by scientists of developed nations collected a large number of invaluable biological specimens, most of which are still deposited in foreign institutions or personal collections. This made it difficult for Nepali scientists and any other individuals interested in wildlife or nature to access the information on natural inheritance of their own country. To avoid such situation, the need of an independent Nepali natural history museum was recognized.

The Natural History Museum (NHM) was established in 1975 under the aegis of the Tribhuvan University. Beginning with a few specimens of birds and butterflies, the museum has built up an impressive collection of 20,000 biological specimens. The collection includes mammals to fish, invertebrates to endemic species, and a large number of a primitive hominoid, Sivapithecus, that is assumed to be 2-10 million year old.

The recorded number of principal zoological specimens are: butterflies & moths (14,843), beetles (4,142), dragonflies (1,464), other insects (1,664), lower chordates (9), fish (896), amphibians (107), reptiles (209), birds (1194), mammals (225), skeletons (22), fossils and animal body parts (96), and plastic clay models and rocks and minerals. Botanical and mycological specimens are: Algae (124), fungi and mushrooms (220), ferns (81), bryophytes (1124), pteridophytes (97), gymnosperms (143) and angiosperms (414).

The main role of this museum is to serve as a research and educational facility for both Nepali and foreign researchers. Other objectives of the museum is to offer knowledge about the value of Nepal's biological resources to the general public. The museum is also aiming to connect the Nepali people with their own country's natural history, and to deliver an urgent message that Nepal's biosphere is an irreplaceable part of the world's natural heritage. Hopefully, all visitors to the museum, acquiring a new sense of conservation and sustainable utilization of Nepal's precious natural resources.

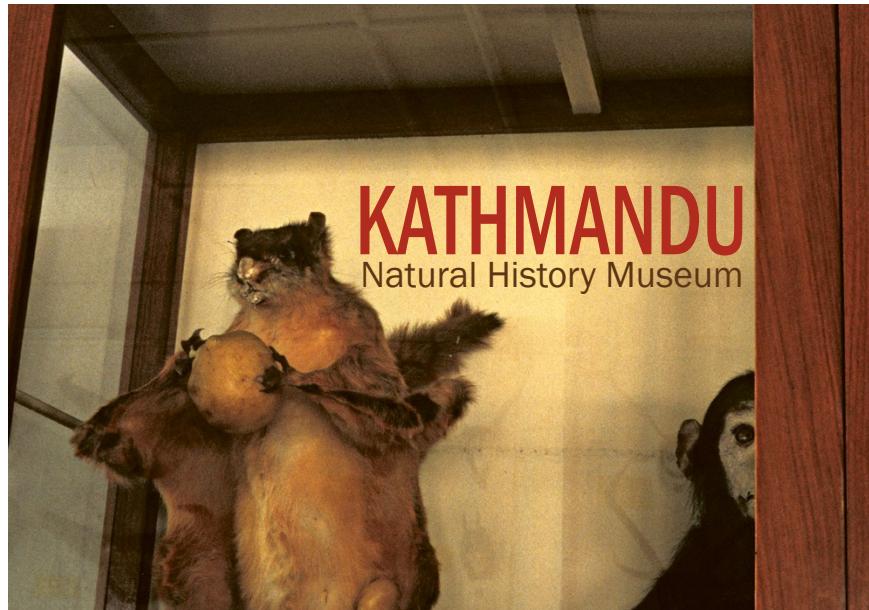
These are excerpts from the brochure of the museum. Having read this, I spent a bit more than two hours in the museum, trying to understand the gap between what I read and what I was seeing. It became rapidly clear that this strange disorientating impression could only be seen as a metaphor of the situation of the whole country.

viewfinder
FRÉDÉRIC LECLOUX / AGENCE VU

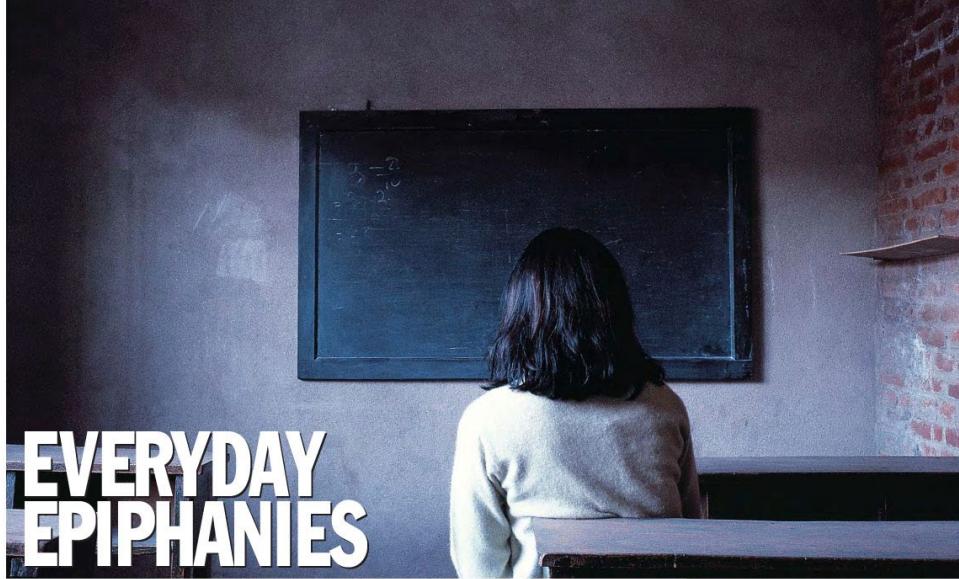
ABOUT THE PHOTOGRAPHER

Frédéric Lecloux is a Belgian-French writer and photographer. The slow and obsessive purity of his photographic writing resembles those periods, everyday life objects and materialistic landscapes, recorded a therapeutic work of mind. He is the author of *Book of Images*, a philosophical meditation. He is trying to cope with his own ghosts in Belgium. *www.fredlecloux.com*

Frédéric is in Kathmandu at present, making a workshop with photoclubs for 10 young Nepali photographers. He will be presenting his work on Saturday, March 6, 2010, at 5 pm at the Mitra Karmacharya House, along with the works of his students.



Bardana Sharma sits in an empty classroom in Kalamki, Kathmandu (2003)



EVERYDAY EPIPHANIES

There is comfort to be found even in the disorder that defines Nepal



Puff-bustion boots lie abandoned in Praves Lake in Pokhara, Nepal (2010)

FREDERIC LELOUX

“Why Nepal? Why do you come back?” I’ve been asked often. I falter, unable to formulate anything neither consistent nor convincing. Disorder. This ‘why’ lies in a nebulous angle of my mind, elusive but dense.

I realise a certain match between my own disorder and the one that defines these towns and villages where I keep coming back, season after season. A certain match with this territory that does not know the wild and where auspicious stones have been erected in the low places that were left right by the secular leader: this territory that apposes me.

Descending from the airport each time I return, shaken up by the traffic jam and the buses driving, solicited by the racket, the lead and the witness, I simply slip into a world where I already exist, nestled in the shadow of its chaos. A world in which I feel recognised. A glance, a dog, a twisted line of ragged walls, a

pond, a barbed on the half-open window of the car, a butcher’s shop on the pavement, the spores of a fox, the light burn of the tea on the lip. I receive them as solace. Nothing offends me death, violence, fever, the air drizzling with dust and heavy ash, the overload of the space. I am in the right place. A place that is searching for balance, a balance between order and disorder, between fiction and reality. This is the Nepal I capture on my lens and where I begin to find my answer for “why Nepal?” www.federicleloux.com

Frederic Lecloux, a Belgian photographer, is displaying almost two decades of his work from Nepal at Alliance Française from 21 January onwards. This text is translated and freely adapted from an excerpt of a yet unpublished French book for young voyagers.



The young boy works as a domestic helper at former district commissioner of P.N.C. Anbika Kohar’s house in Fodaryia, Kaptanagar (2012)



Sambhu Tam and Raleah Jaiswal pose for a photo in the middle of a tea garden in Nam (2011)



A lone chair with a pair of trousers in a hotel room in Dhama, Mugli (2006)

By: NCP PHOTO: GUYA



Sambhu and Raleah, Nam, Nam district, Nepal, 2011



Dhanya, Mhad Shum, at Indra Lachungu's parents' home, Bhadrapur, Nepal, 2008



Sudhata Upreti, student, Sonapat, Kathmandu, Nepal, April 2008



Wishes, Thamel, Kathmandu, Nepal, 2008



Wishes of Beer and Jug, Patle, Purbanchal, Nepal district, Nepal, 2008



Nepal's Pura Nagar, back to the future village after 8 years of exile, Purbanchal, Nepal district, Nepal, 2008



Free like, Pokhara, Kaski district, 2010



Nepal Railway on the Janakpur-Jaynagar Shikha line, Janakpur, Chitwan district, Nepal, 2011



Public Lighting, Loko, Bhairahawa district, Nepal, 2004

EVERYDAY EPIPHANIES

Frederic Lecloux is a photographer he was born in 1972 in Brussels. His pictures are distributed by VU Agency. His artistic creation and history of his photographic writing resembles of a response work of field. He was the member of 'Studio' directed by a profoundly moving Nepal of trying to merge with its surroundings.



Hot Product, Janakpur, Chitwan district, Nepal 2011



Radio, Gangaak, Mugli district, 2008



Public Smoking in a poor town between Hattarigar and Anarabara, Suddhodhan district, Nepal, 2004

“If it does still possess enough of malice of that world reality...”
—About his house
WAR BAKI did not have ended, countries have ended, elections have taken place, reconstruction has begun, armies are on the verge of being the ‘constitutive’ top level of that of the state eventually...
Photography can be a medicine to self-heal. This is the job of photojournalists. But these latter can also be hurt through what they see on the face, or under their, or behind their, or who they see through their lenses, waiting at the airport or at the border of another world. Photographers then can be in a position of being hurt. It is a matter of photographing when they are in a place of a person that one needs to be aware of who they are photographing. Photographers then become a witness that shows a world that is more or less public than the world.
Nepal, India, following the wrong light, necessary, ultimately, an order of the world to change that Nepalese are witnesses.

In search of balance

Belgian photographer Frederic Lecloux takes melancholic pictures that focus on small, simple things. Some excerpts from a conversation before he left for Belgium after rounding up his exhibition *Everyday Epiphanies*.

Text By UTSAV SHAKYA, Photos By FREDRIC LECLOUX

You wrote in the introduction to your exhibition that you like stories that are often on the side, behind the main subjects. Tell us more about your style of photography.

I'm very happy that my work has been received very well here. In Bangladesh, a photography editor told me that he tried very hard but could not get what I was trying to say. I have always been interested in the small details because no one looks at it. You wake up in the morning, you go to work, you take the bus, but you don't look around. I just took the time to look at very simple things and small details. I am very happy that it has been understood by the Nepali audience.

Have you had the time to reflect on why people here found it easy to connect with your work?

I think it's because it's [my photographs] something that is very common and very simple but at the same time also

poetic because I'm trying to understand, to be very present in the Nepali reality, and to live it. I am very moved by this place. I came back recently from Ghatlang, next to Langtang where I was staying in a small wooden house. I felt like it was the kind of place I had to be in; it was not comfortable at all but I liked it. Even if it is not comfortable or beautiful, there is always a balance. The country is searching for its own balance and so am I. I just found here that the level the country and I have reached in our search for balance, is the same.

Do you think the locals here understood what you were trying to show

I just found... the level the country and I have reached in our search for balance, is the same.

or were they only amused by seeing familiar sights?

When I came here first, I took the regular kind of pictures – temples and portraits; my knowledge of photography was very limited. I would take pictures without a single word exchange with the person I was taking a picture of. Everybody follows a path and we have to learn. This is a life time process in my opinion. My photographs can mean different things to different people. That is fine with me.

Do you always work toward a theme?

Very often I have a documentary question in my mind. For my book in 2003, it was – what is the hope of the youth in Nepal for the future because in 2058 BS it was the middle of the war. All the young guys and girls going to school – what for? But still these guys were waking up each day, working. So I talked to many of them then, asking them questions. So yes, I keep my documentary question in mind but in the mean time my mind is open to whatever is around.

Would it be right to say that your work is essentially trying to present the way you see our world to those who come see it?

Yes and hoping that it will touch some people, which is quite pretentious. As an artist you always work for yourself but hoping that it will affect more than yourself. The way I work, I am not doing this for somebody. I do this because I have to. But then with time, I noticed that some people were moved in front of them. So it made me think – it's not useless, it has some value. It can help people understand things or to just spend a beautiful moment watching the pictures. This is very valuable for me. ■



Frederic Lecloux's solo photography exhibition at AFK's new gallery showcased poetic and solitary work, something that mirrors the photographer's own personality.

Between the visible and the perceptible



PHOTO COURTESY NIRWAN SHRESTHA

“Whenever I take a picture, the idea of sense is very important to me...It is the process that leads to the picture. And that process is life



RACHANA CHETTRI

NEPAL—IS NOT—AN AMUSEMENT PARK—TO BELIEVE—OUR BOREDOM,” read texts that flash onto the screen in timely intervals in Frédéric Lecloux's *le-cou au par Frédéric Lecloux*. Images of Nepal villages, of the natural history museum in Swayambhu and its preserved animal footages of young men and women, of infants feeding on their mother's breasts and passing stool on their front porches, of streets in Kathmandu, demolition and construction sites, of bare mountains and garbage heaps, almost explode onto the screen and blaze past as a persistent, aggressive ticking keeps your ears constant company.

This 2010 photographic video by Lecloux—a French-Belgian photographer whose work in Nepal spans almost two decades—expresses with these sounds and images what he writes in his own words, a retrospective of 18 years of taking pictures in Nepal. “Ten years of civil war—a blatant error in the kingdom of the Gods—finally ended in Nepal in 2006. Amongst the world's ten poorest nations, the West remains blinded by this land of limitless recreational potential, and still refuses to acknowledge Nepal's suffering,” he writes. His photographs tell stories very different from those most pictures of Nepal paint: images of a country pitifully beautiful, of a people and culture who seem to embody the spirit of the Himalayas.

Belgian-French photographer Frédéric Lecloux puts forth his unique worldview in images that encompass both journalism and poetry

control, almost all of them unbearably marred by the ongoing conflict. “I couldn't be just a tourist, taking leisurely walks through mountain passes,” says Lecloux. “I began taking an interest in the social problems here and, as a photographer, thought of using the medium to do something about it.”

And he kept coming back. Lecloux's visits to Nepal have only increased in recent years; he spends a considerable amount of time traveling across the country each year. “Perhaps the balance here—between order and disorder—suits me,” he says. “What I find here probably helps me understand my own mind, my own life.”

By 2001, Lecloux's trips to Nepal had become quite regular, and he'd begun taking his photography very seriously. A workshop he'd attended in France had helped open his mind to the fact that photographs need not always be perfectly composed, that they need not always hold faultless symmetry within their frames. “Photography is a language through which you can speak of your vision of the world,” he says. “The goal is to tell

things the way I (or you) see them. To try and put images to that view of the world.” Lecloux now shares this concept with own students—those in Nepal, where he's facilitated four workshops (three in Kathmandu and one, the most recent, in Pokhara), and those back home in France.

This distinctive viewpoint is what comes across in his photographs, although they stand on their own, upon very well-defined, and oftentimes journalistic, grounds. “For a long time, I considered myself a documentary photographer. I still believe it's good to have a documentary pretext in your mind,” he says, something he has applied to most of his works. His stories on Nepal—particularly 2008's *Elections in Nepal*, *Portraits of Female Voters* and 2009's *Nepal: Rebuilding Raipya*—ask serious questions about the future of the country (with 10 years of civil war finally over), but the photographs themselves are not “documentary” in style. If anything, they are poetic, an adjective often associated with the photographer's works.

Lecloux spends so much time trying to make sense of the people and spaces he photographs, that a keen sense of awareness is immediately perceptible to anyone who looks at his images. The photographer is not someone who happened to be passing by and found a picture along the way; he is someone who has delved beneath the surface—talked to the people in his photographs, walked through the spaces in them—to find a story for each photo he takes. His images are portraits of a place that lies somewhere between the visible and the perceptible.

“Whenever I take a picture, the idea of sense is very important to me,” he says. “It is the process that leads to the picture. And that process is life.” I hope something hidden will come to the surface when people look at my pictures. I don't pretend to portray reality anymore, because I know I cannot do that,” he says. “I am only showing what I see.”

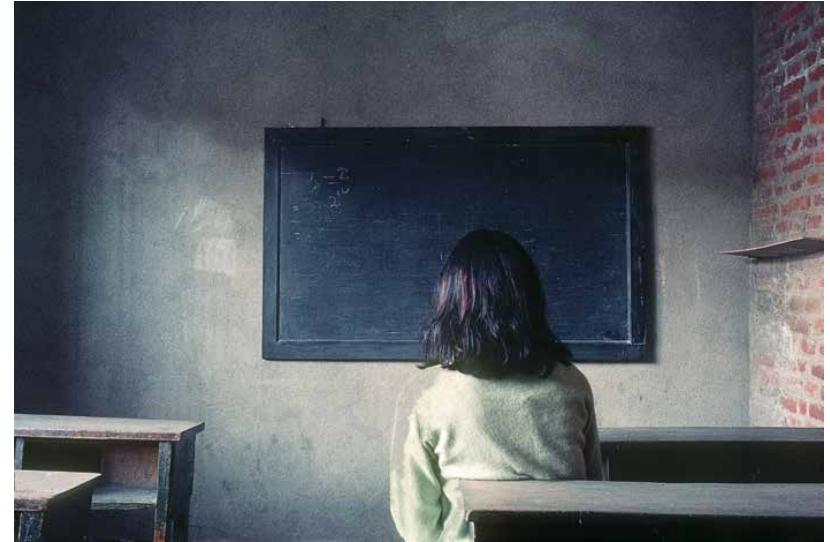
Lecloux's *EVERYDAY EPIPHANIES: A Nepal Retrospective 1994-2012* can be seen at the *Alliance Française, Triyambakeshwar* from January 31-February 14

ECS (Népal), mars 2013.

The Kathmandu Post (Népal), 26 janvier 2013.



All images from the series
Everyday Epiphanies
Images are shot on film. Those from
2013 are digital



Frédéric Lecloux

Everyday Epiphanies

*"As if there still weren't enough of reality,
of that awful reality..."*

– Henri Michaux

Photographer's statement

Bandana Sharma, a social worker
student, Kalanki, Kathmandu,
September 2001

Facing page: Prasiit Sthapit,
Kathmandu, December 2013

It's been about 20 years now. Why do I continue
to return to Nepal? To answer my own
rhetorical question, what pulls me back could
be the emerging voice of a young and restless
generation – a hopeful energy despite their

smiling resignation – a dilemma I have witnessed
over time. But perhaps this response too is
somewhat less credible and less convincing to
the conscientious reader. Revisiting the country
is perhaps more about my deep association
with disorder – particularly an alignment of
my own disorder, and that fleetingness which
characterizes Nepal's towns and villages. I feel as
though I am approaching a void – those cities
where auspicious stones have been erected, now

le desolate, but remain untouched by the hustle — these are the territories which I feel most endeared to, and that speak to my sensibilities. After years of engaging with the country, emerging from the airport every time I come back — surrounded by heady traffic, a non-stop racket, I am now sashed in the depths of its chaos as it is an area which I now recognise and a place that I feel rooted in. The frames of life I see show a mesmeric state, a traffic of sites a glance, a dog, a line of ragged walls, a butcher's shop, the jostling in an overcrowded bus, the tight burst of tea on the lips... these offer me a sense of kinship to the space that exists somewhere between order and disorder. These are the facts of life and the truths that lie, below, behind and underneath reality, and the inherent response to my elusive question, 'Why Nepal?'



Restaurant helper, Jhokhan, Kathmandu, September 2011
New Nanglo West Restaurant, Biratnagar, Nepal, April 2012
Santosh and Balash, farm, Farm District, March 2011

Facing page: Whisker Thamel, Kathmandu, April 2011



Calm in the Chaos

Poem by Yukta Rajacharya

In case of chaos, there won't always be an exit door, perhaps I won't be looking for one. This chaos will be left right above below. This disorder will have ordered itself around me. I won't feel out of place.

I will find myself feeling free even inside walls that cage me. My life might never touch the soil outside the shores of this earth, green lake but I am at peace with floating and this knowing that unfolds like petals. Freedom isn't about fleeing but about this feeling of calm where ever I am.



Page 22 (clockwise from top left): Tink, Kuan Hui, Suntinglar, Sikkim, India, 2011

December 2012
Gallang Monastery, Gallang, Khasa district, February 2013

India
Bhola Lachhmya's Dharma, a small altar that she was the first woman to be allowed to play at her parents' home, Bhaktapur, April 2011
Tousers on a chair, in the room of a

Former Masses robot, Dharma, Mege district, July 2011

Page 22 (clockwise): Sunthana, Kathmandu, December 2011
A painted temple on a wall, Mahabul Road, Kathmandu, September 2011

Nepal
Nepal Railway wagon, on the country's only line between Nepal and Jaynagar (India), Janajon.

Dhavsya District, March 2011

Below left to right: Collapsed chimney, Thamel, Kathmandu, December 2011
A painted temple on a wall, Mahabul Road, Kathmandu, September 2011

Facing page: Artificial flowers, Sunthar, Sunthar District, July 2011



Santa, student, Naya Bazar, Kathmandu, 2011
Pradip, Leebou, from the series Empty Experiences

RESILIENCE AND CYNICISM – AN EXCERPT

Komal Dhal
From *The Kathmandu Post* (12 April, 2013)

In the worst of times, what we need most is resilience, not cynicism... The two terms are not antonyms, but they represent diametrically opposite responses to situations that challenge the human spirit.

What we are experiencing in Nepal today... the never-ending political disarray leading to an extra-constitutional running crisis, created by domestic and international incompetence and malfeasance. But life has to go on, and what is required is a spirited toughness, based on sheer survival and the belief that Nepal as a country is capable of delivering better times to its citizens.

One could say, only half in jest, that resilience is an evolved Nepali genetic trait; of a people of a country so rich in resources, who have over centuries been forced to live in penury. The foremost response of the resilient peasantry has been to survive amidst adversity. So, as society was impoverished by imperialist ambition, family oligarchies, royal dictatorships and left-radical demagogues, the peasantry turned to subsistence migration. What started as mercenaries leaving to serve the court of Rangji Singh of Lahore continues today as Nepal's poorest leave for India, the less poor to the Gulf and Malaysia...

District earth

In the political realm, one finds that resilience is the dominating trait among the lay public and intellectuals of the 75 districts.

The ultra-skeptical mindset tends to lack rigour in analysis, like the armchair cynics who get so shaken by the rise of Maoism in the mid-1990s that they rushed to proclaim armed

revolution as justified in response to extant poverty. The cynic may give the impression of being an independent thinker, but secretly he has his finger up to check the direction of the breeze.

Thus, the cynics of Kathmandu kept a 'judicious' silence during the tense debate over the model of federalism, even when the hallowed political consultants proposed non-territorial federalism for the Dhaul community, or the idea was floated for a Khasia province that would be 500 miles long and 20 miles wide...

Process and systems
Resilience is the quality in the person who does not surrender to fatalism, that blood-brother of cynicism. But resilience does not imply any romanticism, of the self-proclaimed idealist who does not have the intention or mental strength to convert goals into achievements. Perhaps the cynics around us are the romantics who lost the fight.

The cynic goes after cure-all solutions, that was presented on a platter, while the resilient citizen tends to believe in logic and cause-and-effect. Deep down, the cynic is a populist who can easily drum up a contrarian argument, while the resilient citizen is wise in the head and good with the hands.

The resilient person tends to believe in due process, systems and rule of law. The cynic is willing to take the 'Leninist' chur-buto, expressing the belief (after the fact) that short-circuits are sometimes good for society...

Sign in

HIMAL
SOUTHASIAN

POLITICS CULTURE BOOKS PODCASTS NEWSLETTERS REGIONS ARCHIVES SUPPORT HIMAL

Fenêtre, Thamel, Katmandou, Népal, avril 2008

Culture

For no reason at all

An artist and his exploration of Nepal.

Alisha Sett

Published on: 10 Nov 2015, 11:36 am

Frédéric Lecloux, a Belgian-French photographer, was drawn to Nepal in his 20s by the travel guides and books that spoke of the magic of the Himalaya, the cultures to be discovered, and the many lives to be lived on the roads between the peaks. With Cat Steven's *Katmandu* as his soundtrack, he photographed the mountains in all their glory, creating postcards that confirmed what he had seen in his dreams. As is the case with many travellers, in his first journeys in the 1990s, he was living more in the words and images he had seen of Nepal than with the world in front of him.

Lecloux found himself returning again and again to Nepal, during the civil war that killed many thousands, during reconstruction, during the failure of the successive governments to give the people what it had promised, during the famines, and most recently, during the earthquakes in April-May 2015. At first, he donned the image of the photojournalist working for NGOs and newspapers. But soon, he knew this was not his purpose. He was not there to document for posterity the historical landmarks that Nepal would be known by.

À PROPOS

Le blog de Fabien Ribery



L'abominable et sublime réalité, par Frédéric Lecloux, photographe népalais

Publié par FABIENRIBERY le 26 JANVIER 2018



© Frédéric Lecloux

Epiphanies du quotidien, de Frédéric Lecloux est un livre rassemblant près de vingt-cinq années de photographies au Népal et du peuple népalais dans son actuelle émigration qatarie.

En effet, des centaines de milliers de Népalais vivent aujourd'hui au Qatar, où le photographe s'est rendu afin de témoigner.

Alisha Sett, « For no reason at all. An artist and his exploration of Nepal »,

Himal Southasian (Népal), 10 novembre 2015.

Fabien Ribery, « L'abominable et sublime réalité, par Frédéric Lecloux, photographe népalais »,

L'Intervalle, 26 janvier 2018



LA GRANDE ROUTE PAR TOUS LES TEMPS

Arnaud Bizalion éditeur, 2017

Sonnets et photographies

Extrait du texte

Récemment, cherchant à identifier ce que je prends quand je dis que je prends une photographie, ces mots sont venus : une photographie, une de ces images qui existent en moi, sans que je sache ni où ni sous quels traits, jusqu'au moment où me fait signe une vibration dans le réel – et scintille la découpe à y opérer pour que l'image prenne chair et s'apparie avec sa trace intérieure, latente encore une seconde plus tôt.

Dans les années 1990 je photographiais en sonnets. Je ne l'ai pas su de suite. J'ai longtemps cru que je les écrivais. Que je les avais écrits. Mais non. Je les ai reconnus, vibrant dans le réel, réclamant d'être appariés avec leur trace intérieure, et j'ai obtempéré, rien de plus. Je les ai recueillis, découpés dans le paysage au long des routes et des rails, des Monts Célestes à l'Ardenne, d'Ostende à Katmandou, de Bruxelles à la vallée de la Hunza. C'était il y a vingt-cinq ans, trente en comptant large – une paroi de temps. Quelques-uns l'ont traversée.

Retrouvé ces lignes dans mon journal, en date du 28 novembre 2014 :

J'aimerais tant, j'ai peur que ne pas, j'aimerais tant qu'il y ait une continuité. Que tout ceci ne soit qu'un seul geste, une seule répétition, tendue d'un seul fil... Parfois j'ai l'impression que tout se réduit à une seule image perdue : bord de Semois, été 1982, grillant des tartines sur la braise, un foulard autour du cou... Ce fut l'apprentissage des arbres et des rivières, et d'une exaltation un peu mièvre qui continue de me jouer des tours. Serait-ce juste la perte de cela ? Tous ces mots et ces images pour reconnaître la perte de cela.



15 x 15,5 cm

ISBN 978-236980-119-1

132 pages

Couverture souple sous jaquette

30 sonnets

31 photographies en couleurs

Textes français



Ostende, octobre 1991

Autrefois, le Malin aimait s'évertuer
À me faire descendre aux ténèbres studieuses :
Dans un tramway sinistre aux aurores pluvieuses,
Il me jetait tout nu – hagard, éberlué.

Un jour que j'étais là, inerte, sur le banc
Du wagon, je fus pris d'un rêve maritime !
Et dans les visions dont j'étais la victime,
La mer virevoltait comme un joli ruban...

Un bond, je fus dehors ! Et vers les brise-lames,
La digue, les bateaux, le vent qui grise l'âme,
Pris le train... Ah ! d'abord, pieds nus dans l'Océan !

Puis le môle, le port... Puis à une terrasse,
Je reçus du café, des gaufres, de la glace,
Du chocolat fondu sur un biscuit géant !

Écrit à Pokhara, Népal, le vingt-neuf mai 1994



Kashgar, Asie centrale, 1994

Comme je promenais aux chemins d'Orient
Un cœur gai qu'à présent les amours nébuleuses
Ne venaient plus ternir – un cœur vif et friand
De vétustes cités, d'ethnies fabuleuses ;

Comme par les marchés des vieilles oasis,
La joue comme un marbre au soleil qui rougeoie,
Je faufilais un œil où dansaient, indécis,
Des moires de cotons et des moires de soie ;

Comme j'avais des pains, des riz délicieux
Et des thés parfumés de morceaux de gingembre
À chaque auberge, moi, naïf, insoucieux

Du reste, comme un jour, belle, les yeux baissés,
Une femme passa par ces ruelles d'ambre,
Je fus tout étonné lorsque j'eus un baiser...

Écrit à Lhassa, Tibet, le dix-neuf novembre 1994

Et comme tiédissait le thé dans sa soucoupe, une poétique photographique, par Frédéric Lecloux, voyageur

Publié par FABIENRIBERY le 26 SEPTEMBRE 2017



copyright Frédéric Lecloux

La grande route par tous les temps pourrait être le titre d'un récit de voyage de Nicolas Bouvier, ou celui d'un poème inédit ajouté au recueil *Le Dehors* et le dedans, mais il s'agit avant tout d'un extrait d'une Saison en Enfer.

Livre de fugues d'esprit rimbaldien, l'ouvrage du photographe Frédéric Lecloux, publié par Arnaud Bizallon dans la très belle collection Notes, sent les soirs bleus d'été (la couverture de format carré est verte), l'herbe coupée, l'odeur des bocks, la froid sur la joue, et la marche à l'étoile.

L'auteur de *L'Usure du monde* (Le Bec en l'air, 2008) – hommage au pérégrin de Carouge au nom cité plus haut – a ainsi imaginé d'accompagner chacune de ses photographies de quatre strophes, presque toutes en alexandrins classiques et malicieux. Ce sont des sonnets, forme inventée par Pétrarque qui gravit le Ventoux, inventant probablement la notion de paysage.

« Quoi ? des baisers, des fleurs, des caresses, l'extase ? / Quelle horreur ! Mais alors, quoi donc ? Oh, une phrase : / « Viens, partons, n'importe où mais loin, sur les chemins. » »



Libin, province de Luxembourg, août 2011 – copyright Frédéric Lecloux

Plus loin : « Le glou-glou de la pipe idoine ment collifée, / J'espérais un présage et tout en aspirant, / Psalmodiais ton prénom en invoquant les fées... »

Plus loin encore : « ELLE NE PORTAIT RIEN qu'une robe de fée, / Une robe, Seigneur ! – de son invention ! / Où perlaient comme ça, à mon intention, / Deux jolis seins tout blonds – ainsi qu'une bouffée. »

Précisément situés temporellement et géographiquement, les textes (années 1980 et 1990) et images (1991/2011) de Frédéric Lecloux sont des précipités de planètes, des territoires de grandes diversités pourtant rassemblés en un même objet-livre.

En préface, l'enchantement modeste s'en explique : « Dans les années 1990 je photographiais en sonnets. Je ne l'ai pas su de suite. J'ai longtemps cru que je les écrivais. Que je les avais écrits. Mais non. Je les ai reconnus, vibrant dans le réel, réclamant d'être apparés avec leur trace intérieure, et l'ai obtempéré,

rien de plus. Je les ai recueillis, découpés dans le paysage au long des routes et des rails, des Monts Célestes à l'Ardenne, d'Ostende à Katmandou, de Bruxelles à la vallée de la Hunza. »

Habité d'une sensation d'unité des formes du vivant – photographe pour aller vers le monde, le connaître, voire le reconnaître intimement – le photographe fait ainsi rimer ses images, créant dans le flottement des réalités entremêlées une sorte de continuum onirique, qu'il représente le Népal (un livre est attendu au Bec en l'air pour l'automne), L'Inde, la Belgique, le Pakistan, le Tibet ou l'Iran.

Les titres de ses poèmes pourraient être ceux de chansons pop : « Anne », « J'aimerais en cor », « Mon Dieu, que j'étais bête ! », « Maudire pour de bon ».

En images, c'est une profusion de vies, de solitudes, de véhicules, de cafés, de paysages, d'incongruités, de rêveries.



copyright Frédéric Lecloux

Se dessine alors, dans la juxtaposition des lieux et des âmes, la formule d'une intériorité, et d'une quête spirituelle ne voulant rien abandonner du réel pour le célébrer dans son entièreté surprenante.

« Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. »

L'auteur du *Bateau ivre* ? Sûrement pas.

Frédéric Lecloux ? Peut-être.

Nicolas Bouvier ?

2016-2022 | Népal-Qatar, Le Vide et le plein



AU DÉSERT. MIGRATIONS NÉPAL-QATAR

Le Bec en l'air, 2022

Co-édition Amnesty International

Textes et photographies

Extrait du texte

Doha, Qatar, avril 2016. Avenues inachevées, ponts en construction, bretelles d'autoroute donnant sur le vide, voies interminables au bout desquelles on ne peut que faire demi-tour, boulevards reconquis par les sables, chantiers abandonnés, terrains vagues, gravats, rues éventrées, structures de stades potentiels, camps de travailleurs qu'on devine çà et là, centres commerciaux sans chalands, barres d'immeubles au loin tout au bout d'étendues désertiques, métro en devenir, squelettes de bâtiments où se meuvent des silhouettes en salopette bleue et casque fluorescent... Un projet de lieu si uniformément entamé qu'il semble impossible qu'un jour, le considérant honnêtement, quelqu'un puisse en dire : « il y a là une ville ». Un projet de lieu qui ne donne pas confiance – qui ne donne pas grand-chose en réalité, reprenant dans les cœurs le peu dont il nourrit les ventres.

Le Népal se dépeuple. En 2015, mille cinq cents Népalais partaient chaque jour travailler à l'étranger, principalement en Malaisie et dans le Golfe Persique – un cinquième d'entre eux au Qatar, en partie pour construire les infrastructures d'accueil de la coupe du Monde de football 2022.

Pour eux désormais c'est avec, dans et depuis ce nouveau paysage qu'il faudra s'arranger pour être népalais – et pour rester en vie malgré les conditions de travail inhumaines, la violence, la chaleur, les accidents, les suicides des camarades, les « crises cardiaques », l'absence de soins et de sécurité, les viols, les abus, le coût du voyage, l'éloignement des leurs, le quotidien des camps de travailleurs, la solitude, l'ennui, la ségrégation, et la tutelle de l'employeur.



21 x 30cm

ISBN 978-2-36744-176-4

48 pages

Couverture souple,

70 photographies en couleurs

Texte français & anglais

(traduit par Frédéric Lecloux et révisé par Katie Asséf)

Préface : Amnesty France

Postface : Ashmita Sapkota, Amnesty Népal

Récompense

Aide à la photographie documentaire du Centre national des arts plastiques, 2015.

PORTFOLIO



Route en construction, quartier de Barwa city, Doha, Qatar, avril 2016.

QATAR

COUPE DU MONDE
LES DAMNÉS

Par Frédéric Lecloux / Agence VU' (texte et photos)

Des stades *neo plus ultra*, dont la plupart seront climatisés, des hôtels de luxe, du personnel à disposition : les autorités du Qatar n'ont pas lésiné sur les moyens pour accueillir la Coupe du monde de football du 21 novembre au 18 décembre. Les paillettes cachent une terrible réalité : l'exploitation de milliers de travailleuses et travailleurs migrants, généralement originaires d'Asie et d'Afrique. Retards de salaires, confiscation de passeport, travail sous 40 degrés sans limite horaire, menaces, insultes... Les abus contre ces précaires sont légion, qu'ils soient travailleurs dans le bâtiment, femmes de ménage, chauffeurs de taxi... Et, selon une enquête du quotidien britannique *The Guardian*, quelque 6500 ouvriers venus d'Inde, du Pakistan, du Népal, du Bangladesh et du Sri Lanka sont morts pendant la construction de stades, de routes et d'hôtels, etc. Mais quand des Philippins, des Bangladais et des Népalais ont osé manifester, en août, pour réclamer sept mois de salaires

impayés, ils ont été tout simplement renvoyés dans leur pays. Reniant ses promesses, le gouvernement qatari n'a que rarement appliqué les mesures prises en 2020 afin de réformer la *kafala*, ce système de mise sous tutelle des travailleurs migrants. Ainsi, un employé souhaitant changer de travail sans la permission de son employeur rencontre quantité d'obstacles administratifs. Le photographe Frédéric Lecloux s'est intéressé à la main-d'œuvre népalaise employée au Qatar. Ses images font partie d'une exposition itinérante, en partenariat avec Amnesty International*, à l'occasion de cette Coupe du monde qui a coûté si cher aux travailleurs migrants.

* Plus d'infos sur [amnesty.fr](https://www.amnesty.fr)

Au désert. Migrations Népal-Qatar

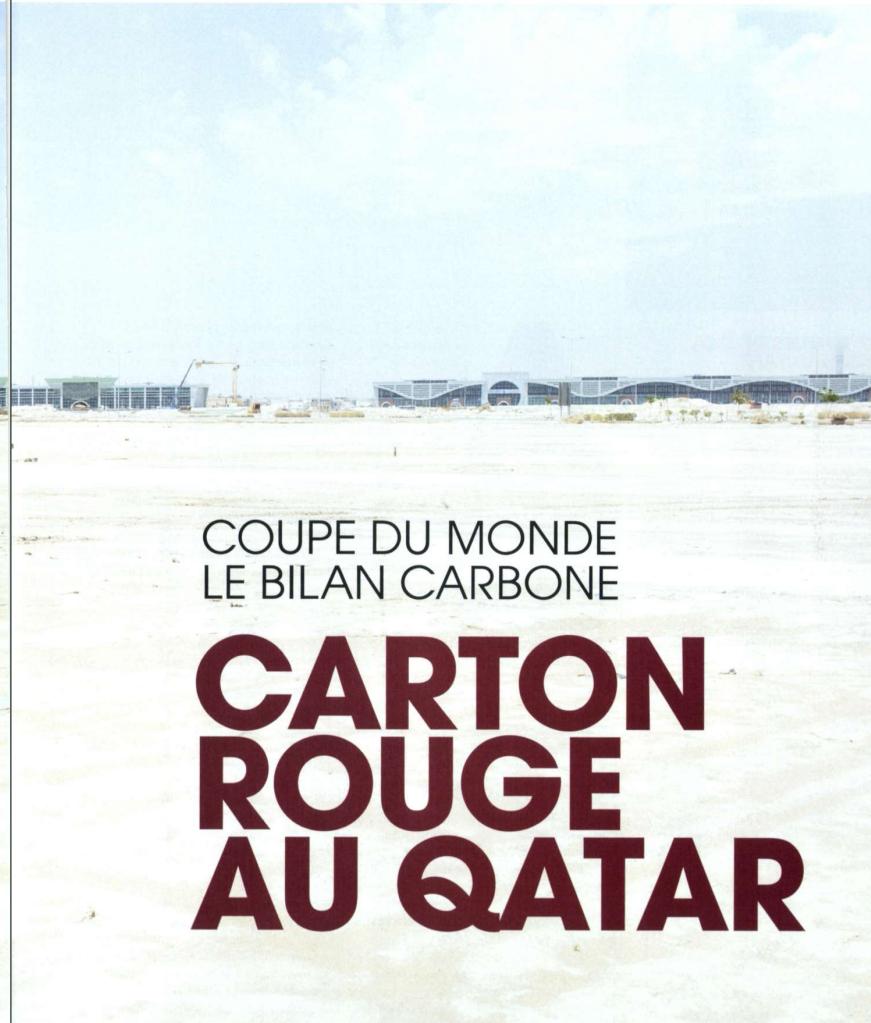
Frédéric Lecloux, Éditions Le Bec en l'air, novembre 2022.





LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL ORGANISÉE AU QATAR POURRAIT GÉNÉRER 6 MILLIONS DE TONNES ÉQUIVALENT CO₂. ON EST LOIN DES 3,6 MILLIONS DE TONNES ANNONCÉES. ET ENCORE, DEPUIS 2010, LE BOND DES ÉMISSIONS CARBONE DU PAYS, AVEC LA CONSTRUCTION DES NOUVELLES INFRASTRUCTURES, EST SIX FOIS PLUS IMPORTANT! UN BILAN ÉCOLOGIQUE ET HUMAIN DÉSASTREUX! UNE ENQUÊTE CHIFFRÉE ET ILLUSTRÉE AVEC LES IMAGES EXTRAITES DE L'OUVRAGE *AU DÉSERT. MIGRATIONS NÉPAL-QATAR* DE FRÉDÉRIC LECLOUX.

DÉCRYPTAGE VINCENT RONDREUX - PHOTOS FRÉDÉRIC LECLOUX/AGENCE VU



COUPE DU MONDE
LE BILAN CARBONE

CARTON ROUGE AU QATAR



Le film *Le Vide et le vide* a été créé pour l'exposition Népal-Qatar, le Vide et le vide tirée du livre *Au Désert*, présentée au Centre du patrimoine arménien de Valence, entre septembre et novembre 2022. Il a été filmé au Qatar en 2016, à l'intérieur des camps de travailleurs migrants et sur les routes les reliant.

2022, couleur, 24 minutes

Voir le film : <https://vimeo.com/737039219>



QUEL CÔTÉ DE L'ABSENCE ?

Un film de Valérie Cuzol et Frédéric Lecloux

2018, couleur, 35 minutes

Dans une trajectoire familiale rompue par l'émigration, où enterrer les morts ?

Présente aux uns, absente aux autres, la sépulture devient un lieu d'ancrage dans le désordre de la migration. Pourtant, même si les choix funéraires cherchent à maintenir des continuités, ils semblent davantage produire des ruptures et de l'impermanence.

Réalisé à partir d'un travail ethnographique, le film esquisse, plus qu'il ne montre, la complexité de la mort dans un parcours migratoire. Dans la réciprocité de leur dialogue, entre sciences sociales et photographie, Valérie Cuzol et Frédéric Lecloux cherchent à traduire des paroles rares sur un sujet délicat, tout en laissant entrevoir avec pudeur la vulnérabilité de ceux qui les prononcent. Avec les mots du doute et du paradoxe, l'intime côtoie le politique, et questionne les appartenances et les frontières dans leur sens le plus large.

Un projet accompagné par

Le musée Nicéphore Niépce / Ville de Chalon-sur-Saône

La Société des amis du musée Nicéphore Niépce

Le centre Max Weber - Université Lumière Lyon 2

Et financé par

La Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté

La Région Bourgogne-Franche-Comté dans le cadre du Fonds d'aide au projet

Le Commissariat général à l'égalité des territoires / Contrat de ville du Grand Chalon

Voir la bande-annonce du film : vimeo.com/292694642

Voir le film (mot de passe envoyé sur demande) : vimeo.com/298700656



FIGURES AVEC PAYSAGES ABSENTS

17 e-kus inspirés par les archives de quelques familles népalaises à Nottingham
2017, couleur, 17 x 17 secondes.

En 2017, lauréat de la bourse Leverhulme Trust Artist in Residence Grant, j'ai été invité en résidence de création artistique à l'université de Nottingham, où j'ai rencontré quelques-unes des cent cinquante familles que compte la communauté népalaise de la ville, et d'interroger leurs représentations du parcours migratoire qui les y a conduits, à travers leurs albums de famille.

Nous avons regardé ensemble leurs photographies. Ils m'ont laissé les manipuler, m'aidant souvent à m'y retrouver. Ainsi j'ai pu constituer un large corpus d'images avec pour seule règle de sélection mon émotion esthétique et intime face à la photographie, éventuellement influencée par les commentaires historiques ou personnels que les familles pouvaient y ajouter.

J'ai alors cherché à réinterpréter cette collection d'images par le biais d'une série de 17 e-kus. Fondé sur la forme classique du haïku, un bref poème japonais de 17 mores visant à évoquer plus qu'à décrire une émotion, le e-ku est une œuvre multimédia de 17 secondes qui combine image, son et texte.

Ainsi ces e-kus sont-ils le résultat de la rencontre entre deux déplacements vers un même ailleurs, le leur et le mien. Ils sont nés par surcroît au point de jonction entre deux visions différentes des images que j'ai eu la chance de pouvoir manipuler et traduire dans une nouvelle forme visuelle – si tant est qu'une image puisse effectivement en traduire un autre. De sorte que cette traduction pourrait presque passer pour n'avoir pas vraiment de texte original. Car si ces images sont précieuses pour leurs propriétaires, elles sont aussi, en quelque sorte, la trace d'une réalité qui s'obstine à nous échapper, à eux et à moi.

Récompenses

Un projet accompagné par L'Université de Nottingham et financé par The Leverhulme Trust. Artist in Residence Grant.

Voir les 17 e-kus : fredericlecloux.com/figures-avec-paysages-absents/





ÉTONNAMENT ÉTONNÉE

Le Bec en l'air, 2013

Photographies. Texte d'Arno Bertina.

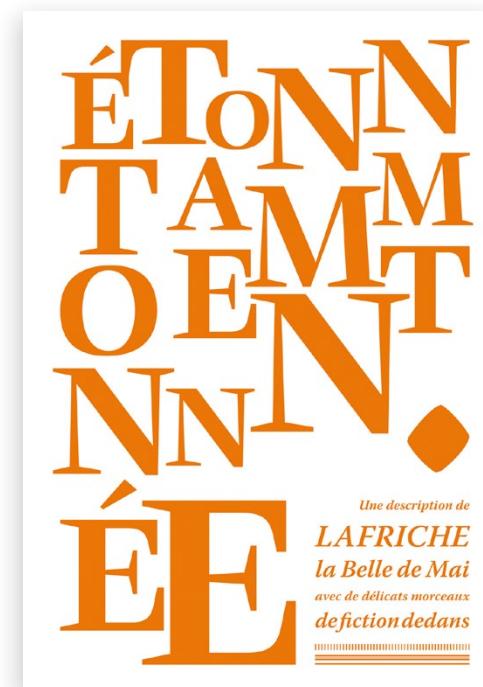
Une commande de la Friche la Belle de Mai à Marseille aux auteurs Arno Bertina et Frédéric Lecloux.

4e de couverture

À Marseille se développe depuis plus de vingt ans une expérience unique en Europe, fondée sur la diversité culturelle et la recherche artistique, au croisement des préoccupations sociales, urbaines et éducatives. « Fabrique » en mouvement, ce territoire de plus de quatre hectares innove empiriquement autour d'usages partagés entre artistes, producteurs culturels et publics.

La Friche la Belle de Mai a le nom de son quartier. Elle s'inscrit dans la réalité historique, sociale et économique de sa ville, mais son projet entend dépasser les frontières géographiques et symboliques de toute représentation culturelle. Au fil des ans, ce projet collectif, porté par les 70 structures qui animent le site et le font rayonner, a modelé un espace public à vivre au quotidien.

Pour ce livre, le photographe Frédéric Lecloux et l'écrivain Arno Bertina ont été invités à poser leur regard sur cette aventure singulière. Accueillis en résidence à la Friche au cours de l'année 2013, ils livrent ici leurs impressions inédites sur une histoire qui ne cesse de se réinventer. Un ouvrage drôle, poétique et politique sur la volonté de femmes et d'hommes de repenser modestement le monde qui les entoure et le vivre ensemble.



21 x 28 cm

ISBN 978-2-36744-047-7

144 pages

Couverture cartonnée,
50 photographies en couleurs

Textes français

BONNE ANNÉE

Denis Brihat, Robert Doisneau, Willy Ronis et al., *Le Bec en l'air*, 2023

Postface

Une commande des éditions Le Bec en l'air.

Extrait du texte

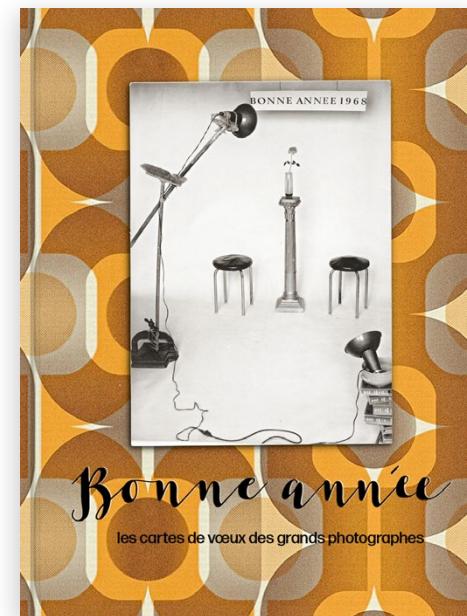
J'aurai donc moi aussi fait le voyage à Bonnieux. J'aurai partagé la table des Brihat, et avec eux trinqué comme il se doit...

Denis – Vous fonctionnez à quoi ? Moi – Je suis multi-combustible !

Lorsque débute l'histoire dont je suis venu me faire conter ici un chapitre, j'étais loin d'être né. C'est une histoire de cartes de vœux. Je céderai dans quelques lignes la place à ses personnages, mais auparavant j'aimerais dire un mot de ce décalage temporel. Il rayonne chez les Brihat soixante ans d'histoire de la photographie, qui en compte moins de deux cents. J'aurais pu me sentir tenu d'arriver ici comme on vient au musée. J'espérais qu'il n'en serait rien. J'espérais à raison. Ce n'est pas le genre de la maison.

Loin d'un figement, ici tout est flux. Un flux qui confirme une des rares vérités auxquelles j'ai résolu de croire depuis le temps que je me demande ce qu'est une photographie et ce qu'elle fabrique : c'est qu'« il n'y eut jamais d'âge d'or, sauf pour ceux qui savaient se l'inventer au quotidien ». Je tiens la leçon de Christian Caujolle dans sa postface à *L'Usure du Monde*. Leçon qui me sert tous les jours. Elle se rapporte au voyage mais vaut aussi bien pour la photographie. Voyageur ou photographe, ou les deux, il se trouve toujours bien quelqu'un pour estimer que ses prédécesseurs eurent la chance d'œuvrer dans des circonstances plus favorables et moins galvaudées que les siennes, tout étriqué qu'il se sent dans son triste aujourd'hui.

Mais non. Ni le temps de Joseph-Nicéphore Niépce, ni celui de Gustave Le Gray, de Lewis Hine ou d'Ed Van der Elsken, pas davantage celui de la bande de copains dont il sera question dans ce livre – Brihat, Sudre, Dieuzaide, Doisneau, Ronis et quelques autres –, ne constitue-t-ils un moment « pur » de la photographie « véritable » qui désormais aurait été anéanti – par le numérique, cela va sans dire, après l'avoir été déjà, au hasard, par l'Instamatic. Comme dirait Denis Brihat : « foutre non ! ». On sait où mène la « pureté ».



16,5 x 22 cm

ISBN 978-2-36744-115-3

120 pages

Couverture cartonnée

100 photographies en couleurs et noir et blanc

Textes français

TERRITOIRES DU CINÉMATOGRAPHE

Le Bec en l'air, 2022

Avec Anne-Lore Mesnage. Textes et photographies.

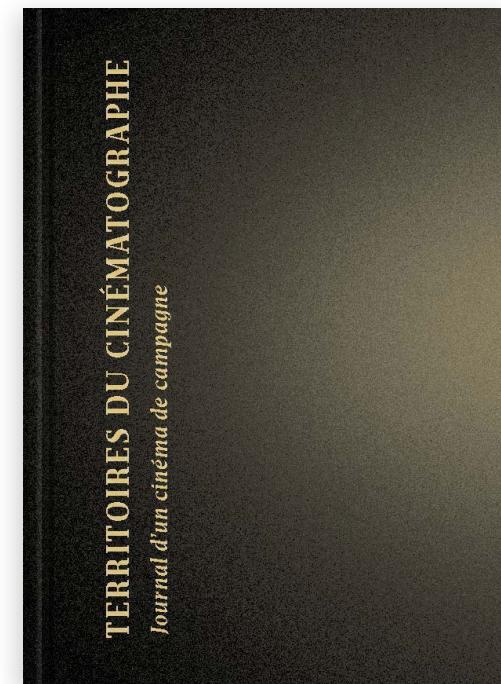
Une commande des départements de l'Ardèche et de la Drôme.

Extrait du texte

21^e Rencontres des cinémas d'Europe, Aubenas, du 16 au 24 novembre 2019

L'envie d'écrire est venue le vendredi, la veille de mon départ, après six jours de festival. Voici comment. Réveillé par la pluie ce matin-là, je me suis avisé que cette résidence n'avait pas encore de titre. J'ai dit autrefois ce que permet un titre quand il s'agit de cheminer à travers l'inconnu : un titre est souvent la « ligne de vie » d'une œuvre, comme il en existe sur les navires. Dans le doute face à une image, le photographe peut toujours lui poser la question du titre : grâce à lui, soit l'image répond qu'elle fait partie de l'histoire, soit elle tombe à l'eau. Cette sagesse conceptuelle autant que pragmatique n'est d'ailleurs pas une trouvaille personnelle. Je tiens cet outil, parmi bien d'autres, de la photographe Lise Sarfati.

Un peu plus tard ce vendredi, sous la pluie d'Aubenas, je marchais avec Philippe Martin, le directeur du festival. Nous parlions de ce titre dont l'absence commençait à m'encombrer. Philippe suggéra : pourquoi pas Notes sur le cinéma ? Le bref recueil de Robert Bresson, je l'ai dit souvent, est un manifeste contre l'illustration, c'est-à-dire contre la désintégration du sens dans la tautologie des langages. Ce livre est devenu avec les ans un viatique pour comprendre ce qu'est une image et ce qu'elle fabrique. Il porte un beau titre, mais c'est celui de Robert Bresson. Pour trouver la « ligne de vie » de mon voyage ardéchois, encore fallait-il le dériver vers une forme et un sens qui m'appartiennent. C'est en cherchant mon titre que l'écriture s'est rappelée à moi et que j'ai compris qu'il était temps de m'y mettre, car les questions commençaient à parler plus fort que les certitudes.



16 x 22 cm

ISBN 978-2-36744-170-2

272 pages

Couverture souple

70 photographies en couleurs
et 20 photographies en noir et blanc

Textes français

ALBERT LONDRES ET LA PHOTOGRAPHIE

Hervé Brusini, *Le Bec en l'air*, 2023

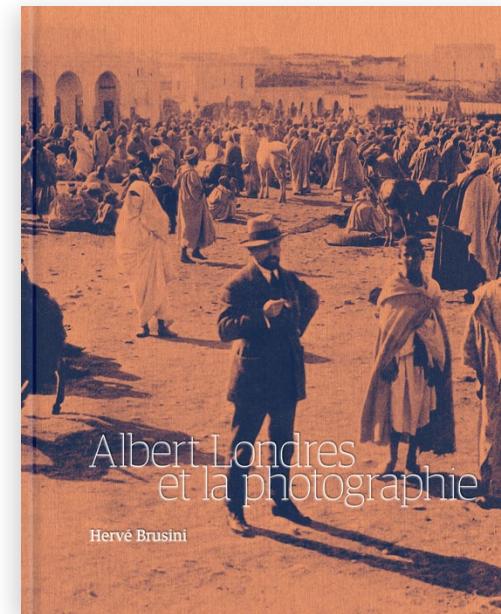
Postface

Une commande des éditions Le Bec en l'air.

Extrait du texte « Seulement la vérité »

Si, au sens de John Berger, une photographie ne ment pas, il est temps d'affirmer qu'elle ne dit pas non plus la vérité. Pour dépasser cette aporie, il faut suivre un raisonnement proposé par Howard Becker qui, après avoir montré que la notion de vérité en photographie est absurde, propose l'approche suivante : « Devant n'importe quelle photographie, demandez-vous à quelle(s) question(s) elle pourrait répondre. Puisque l'image pourrait répondre à plusieurs questions, nous pouvons décider de la question qui nous intéresse ». À quelles questions pourraient répondre les images d'Albert Londres ? Que chacun puisse en décider est l'objet de ce livre.

Alors si une photographie ne peut dire la vérité, s'il y a une seconde partie au paradoxe barthésien et que la photographie est aussi un message connoté, c'est pour deux raisons. D'abord parce qu'une image photographique est un objet résultant de choix techniques. Et ensuite parce que ces choix sont opérés par des êtres humains – encore une fois, sensibles et faillibles.



23 x 28,5 cm

ISBN 978-2-36744-183-2

128 pages

Couverture cartonnée,
150 photographies en couleurs et noir et blanc

Textes français

INDES 1955

Denis Brihat, à compte d'auteur, 2022

Préface

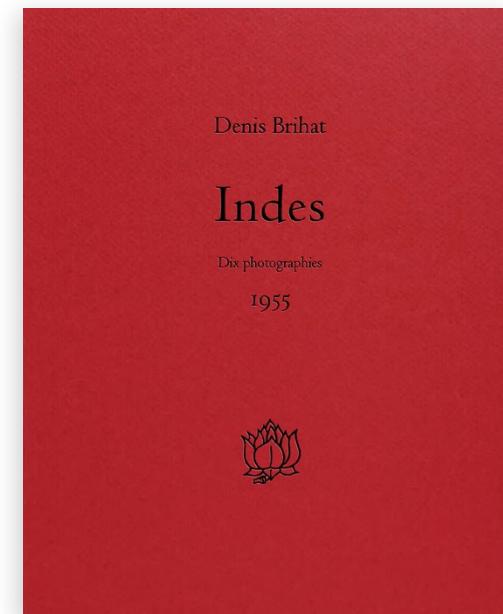
Extrait du texte « L'autre Nom d'une gratitude »

Entre les prises de vues de commande, le voyage fait ce qu'un voyage doit faire : plonger le voyageur dans le doute et la complexité du monde – et surtout, pour notre bonheur aujourd'hui, lui offrir de longs moments où la seule activité possible reste de regarder passer la vie.

C'est dans ces interstices que Denis Brihat prend ce qu'il nomme ses « photos d'amateur ». Le spectateur décidera. Il est permis de penser qu'il n'en est rien.

Parce que Denis Brihat sait y faire avec un Leica. Sa méthode : ouverture à $f/11$ au cinq-centième de seconde en extérieur, à $f/8$ au soixantième dans les bazars, et en hyperfocale. Ainsi réglé, l'appareil est toujours prêt. Et l'homme, toujours disponible à ce qui a lieu. Lorsqu'une image fait signe, le temps de cadrer et elle est prise. L'instant d'après, retour à la vie, le geste de déclencher l'ayant à peine interrompue. Il en résulte « une suite d'images et d'impressions recueillies sans scénario, sans idée préconçue » (Louis Malle, *L'Inde Fantôme*) – mais surtout, avec un profond amour de l'autre. L'alliance de ce savoir-faire, de ce respect et de cette absence de préméditation donne à ces images une épaisseur et une légèreté qui défient le temps.

L'Inde pourtant ne laisse pas Denis Brihat indemne. Prévu pour se poursuivre pendant deux ans, le voyage n'en durera qu'un. C'est bien assez, vu son état. Rentrer à bicyclette comme il y avait songé ? Il n'en a pas la force. C'est la vente de la Linhof qui paiera le bateau vers l'Europe.



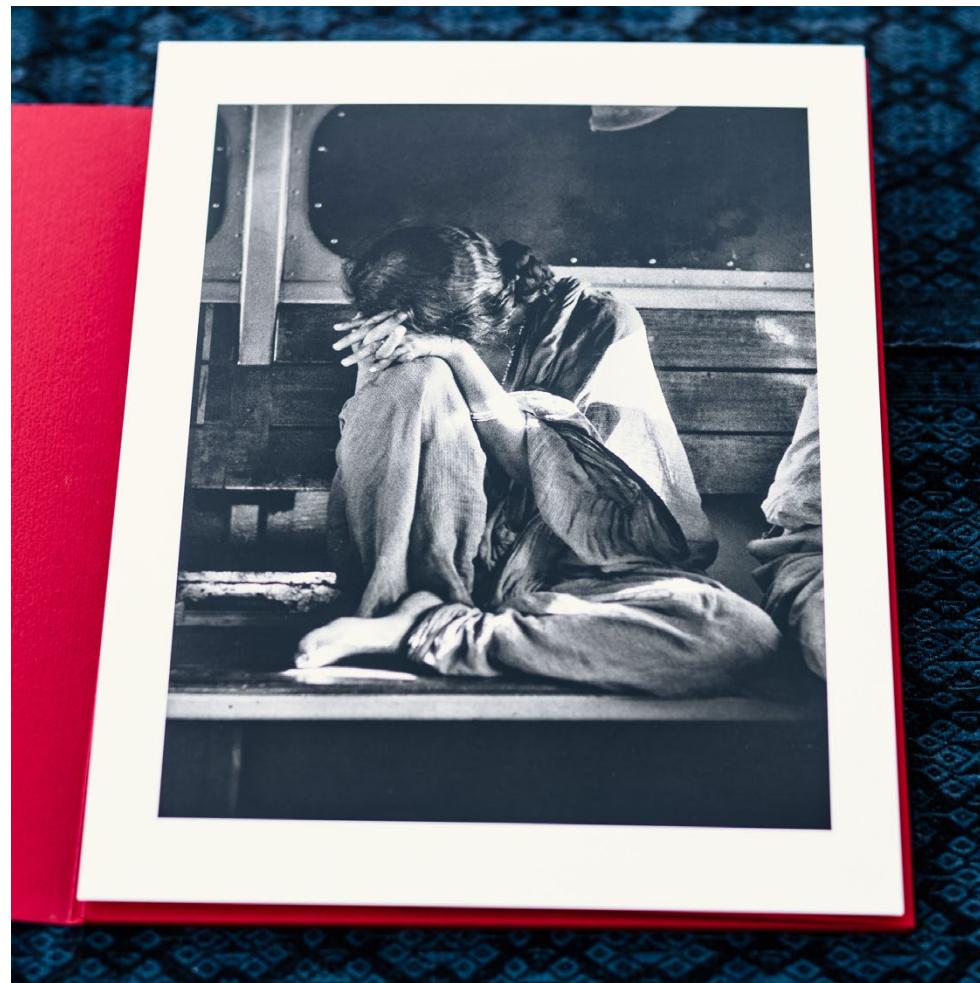
24 x 32 cm

10 planches de photographies noir et blanc

2 feuillets de textes

sous étui souple

Textes français



« L'autre Nom d'une gratitude », in Denis Brihat, *Indes 1955*, portfolio à compte d'auteur.
Page suivante : image inédite (Iran, 2005) du portfolio anniversaire de *L'Usure du monde*, 2024.





Frédéric Lecloux

1 rue de la Berlière, 59244 Grand-Fayt, France

+33 6 46 68 52 99

fred@fredericlecloux.com

fredericlecloux.com

agencevu.com/lecloux